

+

## **La Province des Carmes Déchaux d'Avignon : quatre siècles d'histoire (1617-2017).**

Le 14 mai 1617, le cinquième chapitre général des Carmes Déchaux de la jeune Congrégation Saint-Elie (dite d'Italie), réuni au couvent romain de la Scala, procédait à l'érection des six premières Provinces dudit ordre réformé. Le célèbre annaliste du carmel français, le Père Louis de Sainte-Thérèse (1602-1671), témoigne : « *Dans ce Chapitre Général, les Couvents de la Congrégation furent divisés en six province : la première fut celle de Gênes, sous le titre de Sainte Anne ; la seconde celle de Rome, sous le titre de sainte Marie ; la troisième celle de Pologne, sous le titre du Saint-Esprit ; la quatrième celle de Lombardie, sous le titre de saint Ange ; la cinquième celle de France, sous le titre de sainte Thérèse, et la sixième, celle de Flandre, sous le titre de saint Joseph* » (*Annales des Carmes-Déchaussés de France* de 1608 à 1665. Laval, 1891, p. 155). Quatre siècles plus tard, les Frères Carmes Déchaux de France, héritiers de la province d'Avignon, font mémoire de cet événement.

Commençons par une remarque qui n'est pas purement formelle. Même si la vieille province d'Avignon se prolonge directement à travers celle d'Avignon-Aquitaine, remodelée à deux reprises en 1867 et en 1932, il semble préférable de parler des 400 ans de la province d'Avignon et non pas de la province d'Avignon-Aquitaine telle que nous la connaissons aujourd'hui avec des limites fixées en 1932. Survivant aux dispersions et démembrements liés aux aléas de l'histoire, la province d'Avignon a connu des périodes d'extinctions apparentes suivies de restaurations et de remaniements étonnants. En privilégiant l'ancien titre maintenu sur des bases territoriales modifiées à quatre reprises depuis 1617, on adopte un angle de vision plus large que ne le permet un simple regard porté sur l'actuelle province d'Avignon-Aquitaine qui, certes, est héritière par les traditions et par sa stabilité juridictionnelle de l'ancienne circonscription antérieure à la Révolution ainsi que des deux territoires d'Avignon et d'Aquitaine restaurés au XIX<sup>ème</sup> siècle. C'est aussi une façon de tenir compte du grand rayonnement qu'a eu le territoire d'Avignon au XIX<sup>ème</sup> siècle, par exemple, lors de son extension maximale, puisqu'il recouvrait alors plus des trois-quarts de la France. Mère de deux autres provinces d'Ancien Régime (les provinces de Paris et d'Aquitaine), la province d'Avignon a exercé une influence telle que cette étude se permettra quelques incursions dans l'histoire de ses provinces filles car, même lorsqu'elles sont autonomes, les circonscriptions proches géographiquement sont souvent interdépendantes. De son côté, la province de Paris sera mère de deux autres provinces : celles de Normandie et de Lorraine.

## 1) Le chapitre général de 1617

Mais revenons à l'année 1617 et à la création des six premières provinces de la Congrégation Saint-Elie lors de son cinquième chapitre général célébré à Rome du 12 au 27 mai. Dès le 13 mai, les capitulants placent à la tête de l'Ordre le célèbre **Père Dominique de Jésus-Marie RUZZOLA (1559-1630)**, originaire d'Aragon. Après avoir fait profession chez les Grands Carmes en 1578, celui-ci passe à la Réforme via le noviciat de Pastrana (1590) puis exerce de multiples fonctions à Rome à partir de 1604. Le Père Dominique a déployé une activité hors du commun. Il est Général de 1617 à 1620. De nombreuses fonctions diplomatiques et apostoliques lui sont confiées dans le contexte de répression des protestants. Il accompagne Louis XIII au siège de Montauban (1621) et Urbain VIII le nomme légat permanent auprès de l'empereur d'Autriche. Enfin et surtout, il est l'artisan de l'implantation de l'Ordre en Europe centrale.

Le lendemain de l'élection du nouveau Général, **le 14 mai**, on procède à l'érection canonique des six premières provinces d'Europe qui totalisent déjà 24 fondations : **4 pour Gênes-Sainte-Anne** (Gênes I 1584, Loano 1609, Gênes II 1614, Varazze 1616), **4 pour Rome-Sainte-Marie** (Rome-La Scala 1597, Montecompatri 1605, Terni 1609, Rome-Notre-Dame des Victoire 1612), **3 pour la Pologne-Saint-Esprit** (Cracovie 1605, Lublin 1610, Lwow-Léopol 1613), **4 pour la Lombardie-Saint-Ange** (Crémone 1606, Bologne 1611, Milan 1614, Faenza 1617), **4 pour la France-Sainte-Thérèse** (Avignon 1608, Paris 1611, Nancy 1611, Charenton 1617, le nouveau noviciat de Paris) et **5 pour la Flandre-Saint-Joseph** (Bruxelles 1610, Louvain 1611, Cologne 1613, Douai 1615, Lille 1616). Cet acte solennel est adopté par 32 suffrages sur 44 votants.

Le lendemain, 15 mai, il est spécifié que la Lorraine et la Savoie seront incluses dans le territoire de la province de France (40/44). Le 16 mai sont élus les nouveaux provinciaux parmi lesquels l'illustre **Père Thomas de Jésus** (1564-1627) pour la Flandre (42/44) et le **Père Bernard-Marie de Saint-Joseph** (1582-1649) pour la France (37/44). Le Père Bernard, Louis Gourdon de Genouillac, Comte de Vaillac dans le siècle est né près de Bordeaux en 1582. Parti pour étudier à Rome, il s'y convertit et fait profession au noviciat de la Scala en 1604. Avec son fidèle compagnon le Père Denys de la Mère de Dieu, il sera fondateur du couvent de Paris (1611) et, à ce titre, introducteur des Déchaux en France. Jusqu'à sa mort, en 1649 au couvent de Toulouse, il exercera bon nombre de charges provinciales. L'historiographie officielle attribue le mérite de la fondation de Paris aux Pères Denys et Bernard mais il convient aussi de rendre justice au Vénérable Père Thomas de Jésus qui, tout en travaillant à l'introduction des Déchaux en Flandre (1610), avait le souci de la fondation de Paris (cf. la note 1 pleine de nuances des pp. 36 et 37, in Fr. Jean-Marie de l'Enfant-Jésus, Deux siècles de vie carmélite. La Province des Carmes Déchaussés de Paris aux XVIIème et XVIIIème siècles. *La vie carmélite*, numéro spécial des *Etudes Carmélitaines*. DDB 1935).

Dans la foulée, et parce que la situation exceptionnelle l'exige, le chapitre général élit d'abord les prieurs puis les définiteurs des six nouvelles circonscriptions : Le **Père Philippe de Saint-Jacques** au priorat d'Avignon (17 mai), le **Père Bernard-Marie de Saint-Joseph**, déjà provincial, au priorat de Paris (18 mai), Le **Père Clément de Sainte-Marie** (1563-+1643 à Avignon), genevois, arrière-petit-fils de Calvin et converti du protestantisme, au priorat du noviciat de Charenton (19 mai) et le **Père Thomas de Jésus** au priorat de Louvain (18 mai).

Les quatre définiteurs de la nouvelle province de France sont élus le 24 mai. Il s'agit de personnalités tout à fait éminentes : le **Père Clément de Sainte-Marie** (1<sup>er</sup> Définiteur), le **Père Denys de la Mère de Dieu** (1584-1622), 2<sup>ème</sup> Définiteur. Jean de Salagourde de Machanan, bordelais et périgourdin d'origine, formé au noviciat de la Scala en 1600 est le « premier français entré dans l'Ordre » (Louis de Sainte-Thérèse, *Annales* I, 288). Il fait profession en 1601 à Gênes puis est envoyé comme fondateur du couvent d'Avignon en 1608. Avec le Père Bernard, il sera ensuite introducteur des Déchaux en France, fondateur et premier prieur du couvent de Paris en 1611. Le 3<sup>ème</sup> Définiteur est le **Père Alexandre de Saint-François** (1588-1630), de l'illustre famille toscane des Ubaldini, alliée à celle des Médicis. Son grand-oncle maternel, Alexandre de Médicis (1535-1605), fut élu pape en 1605. Il prit le nom de Léon XI et ne régna que 27 jours, suffisamment en tout cas pour lui donner l'habit des carmes et son nom religieux. Son propre frère était cardinal. Le Père Alexandre fut le premier Père Maître des Novices des couvents de Paris et Charenton (1614-1620). Il retourna à Rome en 1619 pour exercer la charge de prieur de la Scala. Le 4<sup>ème</sup> Définiteur est le **Père César de Saint-Joseph** (1581-1642), français, Seigneur de La Faverge et gentilhomme bressan, autre compagnon d'études du Père Bernard de Saint-Joseph et fondateur, avec le Père Denys, du couvent d'Avignon en 1608. Le Père César semble s'être intéressé tout particulièrement aux arts en Italie. On lui verra une réputation d'architecte tellement reconnue que les consuls de Montpellier le feront quérir en 1626 pour qu'il dresse le plan de la cathédrale nouvelle qu'ils projettent de construire mais qui, malheureusement, ne verra jamais le jour (ses soubassements constituent le socle de l'actuelle place de la Canourgue).

Si l'on récapitule, nous avons donc parmi les cinq premiers supérieurs de la province de France, trois gentilshommes français, jeunes et animés d'une foi conquérante : les Pères Bernard, provincial, Denys et César, définiteurs et deux autres fils de bonnes familles, les Pères Clément, suisse et Alexandre, italien, tous deux définiteurs. Cinq charges et trois nationalités différentes.

## 2) Développements de la Province de France rebaptisée Province d'Avignon

Signalons tout d'abord une petite particularité contenue dans le nom même de la nouvelle province : « province de **France** » à partir de 1617 puis désignée sous le nom de « province d'**Avignon** » après la division de 1635. Si la province de France a pour territoire le Royaume de France enrichi, dans un premier temps, de la Lorraine et de la Savoie, elle inclut toutefois la ville d'Avignon qui ne fait pas partie de la France mais appartient aux Etats Pontificaux ainsi que la région du Comtat Venaissin. Une fois surmontés les obstacles de la laborieuse fondation du couvent de Paris (1611), Le roi et les parlementaires, très sourcilleux de leur autorité, semblent n'avoir pas fait trop de difficultés pour admettre qu'une circonscription religieuse autorisée et dépendant d'une puissance étrangère (le Général vivant à Rome) comportât une enclave étrangère, fût-elle sacrée et dépendante du Pape. Et de fait, les couvents d'Avignon et Carpentras couleront des jours heureux en « France » jusqu'à la Révolution. Dans ses *Annales des Carmes Déchaux de France* publiées pour la première fois en 1665, le Père Louis de Sainte-Thérèse évoque la particularité de la ville d'Avignon située hors de France et l'habitude prise par certains de désigner la province d'Avignon sous le nom de « province de Lyon » : « Quelques uns la nomment Province d'Avignon, parce que le plus ancien couvent fut établi dans cette ville ; d'autres, Province de Lyon, parce que cette ville contient le plus ancien couvent qui reste de

*ladite Province dans les terres du royaume de France, ce qu'on ne peut dire d'Avignon* » (Tome II p. 942. Edition de 1891).

La fondation du couvent d'Avignon remonte au 25 septembre 1608 (cf. notre article consacré à la fondation des Carmes Déchaux d'Avignon in revue CARMEL n° 129 et 130, IX et XII 2008). Dans l'ordre des fondations de la jeune Congrégation d'Italie, cette maison occupe la septième place après Gênes (1584), Rome (1597), Naples (1602), Montecompatri (1605), Cracovie (1605) et Crémone (1606). Elle a été fondée par six religieux : Les Pères Denys et César dont il a déjà été question, le Père Louis de Saint-François (Rémi RUBEN + 1641), français lui aussi et proche parent du chancelier Séguier, le Père Agathange de Jésus-Marie (Jean-Auguste SPINOLA, originaire de Gênes 1579-1641), le Père François de Jésus et le Frère Bernard de Sainte-Marie, convers. Jouissant d'une sorte d'extraterritorialité culturelle, le couvent d'Avignon va bénéficier de nombreux contacts directs avec la Rome pontificale et l'Italie de la Congrégation Saint-Elie. Tout au long de l'Ancien Régime, ce couvent sera comme un point d'ancrage, une garantie de la fidélité à l'esprit de la Réforme et des traditions italiennes.

Autre petite précision : en rigueur de termes, le couvent d'Avignon n'est pas le premier couvent de Déchaux fondé dans l'actuel territoire français. Il a été largement devancé par **la fondation de Perpignan en 1589** mais ce couvent situé en Espagne dépend de la province des Carmes Déchaux de Catalogne, et donc de la Congrégation d'Espagne. Peu après le rattachement du Roussillon à La France (Traité des Pyrénées, 1659), le couvent de Perpignan sera rattaché à la province d'Aquitaine en 1662. Nous avons là un cas de figure différent de celui du couvent d'Avignon qui n'a jamais relevé d'une province étrangère et encore moins d'une autre Congrégation.

Nous l'avons déjà souligné, la nouvelle province de France compte quatre couvents en 1617 : Avignon (1608), Paris (1611), Nancy (1611) et Charenton (1617) promu noviciat. Tout naturellement, le couvent d'Avignon avait fait office de noviciat dès 1609. Trente novices furent formés en ce vénérable couvent, de 1609 à 1612, année de l'ouverture d'un noviciat dans le tout nouveau couvent de Paris qui accueillera les vocations pendant cinq ans, jusqu'à la fondation de Charenton en 1617.

*« De 1612 à 1617, [semble-t-il,] le couvent de Paris sera noviciat pour la région du nord concurremment avec celui d'Avignon qui le restera pour la partie sud de la France (...). [Un fait peut nous donner une idée du rayonnement spirituel de ce noviciat :] Vers la fin de juillet 1616, les jeunes novices [de Paris] durent être quelque peu surpris de voir au milieu d'eux un carme de l'ancienne observance dont les cheveux grisonnants attestaient l'âge avancé. C'était le **Père Philippe Thibaut** qui, tout prieur du couvent de Rennes qu'il était alors, venait d'obtenir de passer quelque temps au noviciat pour s'y rendre compte de la vie des Déchaux. Durant six semaines, il suivit comme le dernier des novices tous les exercices spirituels du noviciat, à la grande édification de tous. Revenu à Rennes et attaché à l'œuvre de relèvement connue sous le nom de réforme de Touraine, le Père Thibaut gardera aux Déchaussés toute son affection et toute son estime. Il leur confiera l'examen de l'esprit et de la doctrine de l'un de ses illustres fils, le vénérable Jean de Saint-Samson » (Fr. Jean-Marie de l'Enfant-Jésus, *Les Etudes Carmélitaines*. Numéro spécial, *La vie carmélitaine*. DDB 1935 pp.37-38).*

En ce premier quart du XVIIème siècle, la France carmélitaine connaît une période faste. **Les vocations affluent**. C'est le cas des Carmélites Déchaussées et les frères n'ont rien à leur envier. Les registres des professions de la province d'Avignon en témoignent. « Le nombre de profès inscrits de 1610 à 1635 [année de la création de la province de Paris] fut de 370 pour les choristes et de 91 pour

les convers. Peu d'années compteront moins de dix profès choristes, quatre se signaleront par des chiffres exceptionnels : 1620 = 24, 1621 = 22, 1627 = 30, 1628 = 23, 1634 = 32. L'effectif global se répartit facilement par régions car nous connaissons les maisons de profession : Avignon : 23, Paris et Charenton : 288, Lyon : 16, Toulouse : 30, Pont-à-Mousson et Nancy : 10, noviciats étrangers : 4. On conçoit que devant des progrès si rapides la chapitre général ait envisagé, dès 1629, la création de deux provinces françaises par division de la province unique existant depuis 1617. La majorité se prononça pourtant contre. C'est seulement en 1632 que le projet reçut une approbation de principe, le chapitre de la province de France prévu pour 1634 étant chargé d'étudier la question. A l'unanimité, les capitulants soumièrent au chapitre général de 1635 un rapport qui entraîna la conclusion de l'affaire » (Fr. Jean-Marie de l'Enfant-Jésus, *Les Etudes Carmélitaines*. Numéro spécial, *La vie carmélitaine*. DDB 1935 pp. 39-40).

Le premier Père Maître de la province de France fut le Père César de Saint-Joseph dont il a déjà été question. Pendant les trois années d'exercice de sa charge, de 1609 à 1612, il accueillit et forma trente novices en ce même couvent d'Avignon. Le noviciat fut transféré à Paris en 1612 et c'est le Père Bernard de Saint-Joseph qui prit assura la succession du père César jusqu'en 1614. Puis, de 1614 à 1619, c'est au tour du Père Alexandre de Saint-François (le neveu de Léon XI). En 1617, le noviciat est transféré de Paris à Charenton où il va se développer de manière impressionnante. En 1620, la charge de Père Maître échoit au Père Adrien de l'Ascension LE TELLIER (1594-1660), originaire de Rouen. Il était le quatrième novice formé entré à Paris (en 1612) et le premier Maître des Novices formé non pas au couvent de La Scala mais en France. Le Père Louis, Annaliste des Carmes, précise pour l'année 1620 : « On établit alors le cours de théologie à Charenton et le noviciat fut rétabli à Paris. J'ai assisté au commencement de ce nouveau noviciat où, par la miséricorde de Dieu, j'ai fait ma profession » (Louis de Sainte-Thérèse, *Annales*. I, 226).

Privé de sa chère jeunesse depuis 1612, à moins qu'on lui ait permis de former quelques jeunes originaires du sud comme le suggère un historien de l'Ordre (cf. la citation du Père Jean-Marie un peu plus haut), le couvent d'Avignon rouvrit officiellement son noviciat en 1634, un an avant la division de la province et la création du nouveau territoire de Paris. On y forma alors des générations de carmes déchaux pendant tout l'Ancien Régime. « *Il semble même qu'à partir de 1623 deux noviciats aient existé simultanément, l'un pour la région nord, l'autre pour le sud : la chose est certaine pour Charenton et Toulouse de 1623 à 1631* » (Père Jean-Marie de l'Enfant-Jésus, *Les Carmes Déchaussés français, le passé de gloire (1608-1790)*. *Le Carmel*. Mars-avril 1932 p. 186.) Les couvents de Lyon et peut-être Nancy et Pont-à-Mousson participèrent dans une moindre mesure à la formation de quelques novices.

Nous avons dit qu'en 1617, la province de France comptait quatre communautés. Les fondations reprennent en 1619. En l'espace de seize années, de 1619 à 1635, on en compte quatorze : Lyon (1619), Meaux (1622), Toulouse (1623), Pont-à-Mousson (1623), Rouen (1624), Gerbéviller (1624), Limoges (1625), Bordeaux (1626), Nevers (1626), Vannes (1627), Bar-le-Duc (1631), Marseille (1632), Clermont-Ferrand (1633), Toulon (1635).

Dès 1629, le neuvième chapitre général envisage l'érection d'une nouvelle province mais le projet est rejeté par la majorité des capitulants. Le dixième chapitre général de 1632, une nouvelle fois, souligne la multiplication de ces fondations et propose de créer un nouveau territoire. Les capitulants confient cette tâche au chapitre provincial français de 1634 qui adopte l'idée à l'unanimité des voix

et « divisa la Province en Province d'Avignon et Province de Paris » (Louis de Sainte-Thérèse *Annales*. II, 2). La réalisation de cette division fut ajournée au chapitre général suivant à qui revient l'autorité en telle matière.

De fait, le onzième chapitre général tenu à Rome à partir du **27 avril 1635 procède à la division de l'unique province française. La souche mère aura désormais le titre de province d' « Avignon ». La bouture nouvelle est désignée sous le nom de province de « Paris »**, la Loire faisant frontière entre les deux. Le partage est adopté lors de la séance du 7 mai. Les Déchaux de France sont environ 460 et se répartissent dans les deux nouvelles circonscriptions avec permission – accordée lors du chapitre général de 1632 – d'opter pour leur territoire d'origine. La province d'Avignon, à une faible majorité, garde ses prérogatives de province-mère tandis que tous les registres originaux sont attribués au territoire de Paris conformément aux dispositions du définitoire général de 1634 chargé d'étudier ces détails techniques. Le Père Louis de Sainte-Thérèse en témoigne ainsi : *«Le rapport ayant été présenté au Chapitre général de 1635, le tout fut approuvé et la division définitivement conclue et arrêtée. On déclara que la Province d'Avignon, qui renfermait le couvent d'Avignon, le plus ancien de nos Couvents en France, conserverait le droit d'ancienneté et le titre de Sainte-Thérèse. Et notre Père Général [Le Révérend Père Jean de Saint-Jérôme] déclara que la nouvelle province de Paris se nommerait la Province de Tous les Saints. Ainsi fut exécuté le décret du Chapitre de 1632, qui avait également décidé que les Religieux auraient la liberté de demander au Révérend Père Général la permission de faire partie de la Province dont ils étaient originaires. Le Définitoire Général tenu en 1634 ordonna que les livres sur lesquels étaient inscrits les actes des Chapitres et Définitoires Provinciaux demeureraient au couvent de Paris qui en donnerait une copie authentique à la Province de Sainte-Thérèse ou d'Avignon »* (Louis de Sainte-Thérèse *Annales* II, 3).

Les fondations se poursuivent à un rythme soutenu. Aux 18 maisons érigées avant 1635 il faut en ajouter 39 entre 1636 et 1675 puis 4 entre 1676 et 1700 et enfin 2 entre 1701 et 1792, ce qui nous fait un total de 63 couvents répartis sur tout le territoire actuel de la France. Tous furent fermés entre 1790 et 1792. Il est à noter qu'aucune de ces fondations d'Ancien Régime ne fut fermée avant la Révolution. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : la vitalité des Carmes déchaux de France est le fruit du renouveau spirituel français du XVII<sup>ème</sup> siècle. On constate le même phénomène – et de manière encore plus radicale - du côté des carmélites déchaussées introduites dans le royaume en 1604. Sur 77 monastères d'Ancien Régime, 63 furent fondés entre 1604 et 1636 (23 couvents de Déchaux pour la même période), 13 entre 1637 et 1668 et un seulement (Alençon en 1778), de 1669 à 1792. Trois carmels, en revanche, furent fermés avant la Révolution : Morlaix-I (en 1626) à la suite d'un conflit entre le cardinal de Bérulle et les moniales, Brive-la-Gaillarde (en 1688), les lettres patentes de la fondation n'ayant pas été enregistrées et Troyes-I (1750) en raison des doctrines jansénistes dont le monastère était infecté.

La province d'Avignon fut mère de deux autres provinces françaises, celles de **Paris (titulaire : Tous les Saints)**, érigée en 1635 par démembrement de dix communautés avignonnaises (Paris 1611, Nancy 1611, Charenton 1617, Meaux 1622, Pont-à-Mousson 1623, Gerbéviller 1624, Rouen 1624, Nevers 1626, Vannes 1627, Bar-le-Duc 1631) et celle d'**Aquitaine (titulaire : Jésus-Marie-Joseph)**, érigée en 1641 par démembrement de six communautés avignonnaises (Toulouse 1623, Limoges 1625, Bordeaux 1626, Clermont-Ferrand 1633, Blaye 1638 et Cahors 1639). La province de Paris devait s'enrichir plus tard des maisons de Senlis (1642), Metz (1644), Langres (1646), Orléans (1647) et Vic-sur-Seille (1675). Celle d'Aquitaine des couvents de Riom (1643), Tulle (1644), Angoulême

(1654), Agen (1660), Perpignan (1662) et Bordeaux II (1673). En 1649, la province de Paris « comptait environ 200 religieux répartis en 19 couvents de la Bretagne aux Vosges » (Père Jean-Marie de l'E.-J. *La vie Carmélitaine. Etudes carmélitaines*. 1935. DDB p. 46).

Quatre autres provinces françaises furent créées sous l'Ancien Régime : Celle de **Normandie, en 1686 (titulaire : Sainte Trinité)** à partir de neuf couvents extraits de Paris (Rouen 1624, Vannes 1627, Abbeville 1640, Arras 1642, Carhaix (1644), Amiens (1648), Dieppe (1651), Brest (1653), Louviers-La-Garde-Châtel (1660). Elle s'enrichira l'année suivante de celui de Rennes (1687). La création de cette province, envisagée dès 1649, fut laborieuse. Les frères de Paris n'y étaient pas favorables et il faudra une intervention directe de Louis XIV pour vaincre cette réticence (cf. P. Jean-Marie de l'E.-J., *La vie carmélitaine. Etudes Carmélitaines*. 1935, pp. 46-48). Contrairement aux autres provinces françaises, la Normandie verra ses effectifs augmenter pendant la première moitié du XVIIIème siècle.

Celle de **Bourgogne ou de Franche-Comté en 1653 (titulaire Saint-Claude)** à partir de quatre maisons démembrées de la province flamande (Dôle 1623, Salins 1626, Gray 1645, Besançon 1646) et enrichies de trois autres fondations (Saint-Claude 1654, Bletterans 1667 et Marnay 1673). Tous ces couvents devinrent français en 1678 lors du rattachement de la Franche-Comté au royaume par le Traité de Nimègue.

La province de **Lorraine (titulaire Saint-Nicolas) fut érigée en 1740** à partir de quatre couvents de la province de Paris (Nancy 1611, Pont-à-Mousson 1623, Gerbéviller 1624, Bar-le-Duc 1631) enrichis de Saint-Mihiel (1645) et Lunéville (1708). S'y ajoutera Lemberg-sur-Moselle en 1750. **Ces deux dernières fondations seront d'ailleurs les seules du XVIIIème siècle.** La province de Lorraine deviendra française en 1766, Louis XV héritant alors du duché de Lorraine à la mort de son beau-père Stanislas Leszczyński, roi de Pologne.

Six autres couvents devinrent français entre 1662 et 1678 lorsque Louis XIV annexa les Provinces du Nord (La Flandre, l'Artois, le Cambrésis et le Hainaut). Il s'agit de Douai (1615), Lille (1616), Saint-Omer (1627), Cambrai (1652), Valenciennes (1679) relevant tous les cinq de la province **Gallo-belge ou de Lille** (fondée en 1665) et du couvent de Dunkerque (1654) appartenant à la province **Flandro-belge** érigée elle aussi en 1665.

Revenons maintenant à la province d'Avignon. Les dix couvents (sur quatorze !) qu'elle perd lors de sa division en 1635 n'ont rien retiré à sa capacité de croissance et à son grand dynamisme. Elle surmonte très bien l'hémorragie par de nouvelles fondations. Aux couvents d'Avignon (1608), Lyon (1619), Marseille (1632) et Toulon (1635) s'ajoutent ceux d'Aix (1637), Chambéry (1639) et Grenoble (1644), tous deux savoyards – et donc étrangers -, Arles (1648), Istres (1653), Montpellier (1663), Barjols (1678) et Carpentras (1686). Elle conservera ensuite cet effectif de douze maisons jusqu'à la Révolution. La province de Paris, quant à elle, connaît un essor encore plus fulgurant. De son année de création (1635) à 1686, elle consigne en ses registres 585 professions : 440 choriste et 145 convers (P. Jean-Marie de l'E.-J., *La vie carmélitaine. Etudes Carmélitaines*. 1935 DDB p. 40). Si l'on ajoute ces 585 profès aux 461 inscrits entre 1610 et 1635, cela fait un total de 1046 professions pour les deux seules provinces d'Avignon et de Paris entre 1610 et 1686 (810 choristes et 236 convers)...et sans tenir compte des profès d'Avignon entre 1635 et 1686 !

En résumé, nous pouvons dire que la province d'**Avignon** fonde directement deux autres provinces (**Paris et Aquitaine**). Celle de **Paris** de même : deux autres provinces (**Normandie et**

**Lorraine**). A ces cinq circonscriptions viennent se joindre pour des raisons historiques et de remodelage des frontières, les provinces de **Franche-Comté** et de **Lille**. Cela nous fait sept provinces d'Ancien Régime correspondant à notre actuel territoire national. Ces territoires connaissent un essor tout à fait remarquable si l'on en croit les statistiques officielles conservées aux archives de la maison généralice. L'âge d'or des Carmes Déchaux de France est à situer à la fin du XVIIIème siècle.

En **1686**, par exemple, nous savons que la Congrégation d'Italie totalisait 3624 frères. Les frères de France constituent presque un tiers de l'Ordre puisqu'ils sont 1172 : Avignon : 217 pour 12 maisons, Paris : 434 (332 choristes et 102 convers pour 23 maisons à la veille de la création de la province de Normandie), Aquitaine : 185, Bourgogne : 124, Lille : 212. En **1698**, les Déchaux français sont 1150 (Avignon : 208, Paris : 290, Aquitaine : 161, Bourgogne : 125, Lille : 217 et Normandie : 149). En **1701**, la progression s'accroît. Ils sont 1221 (Avignon : 220, Paris : 286, Aquitaine : 182, Bourgogne : 137, Lille : 234 et Normandie : 162) et la Congrégation d'Italie compte 3855 membres. En **1710**, 1266 (Avignon : 235, Paris : 282, Aquitaine : 196, Bourgogne : 130, Lille : 293 et Normandie : 130) et ce chiffre ne semble pas avoir été dépassé. En **1737**, les six provinces comptabilisent 1174 frères. En **1749**, les six provinces enrichies de la Lorraine rassemblent 1198 frères pour 5222 membres de la Congrégation d'Italie qui connaît alors son apogée. Ensuite s'amorce un déclin inquiétant et inexorable : environ 750 frères français en **1773** (dont Avignon : 106, Paris : 145, Aquitaine : 152, Bourgogne : 113, Lorraine : 104) et entre 400 et 500 religieux à la **veille de la Révolution**.

### **3) Les Déchaux français avant la Révolution**

Ils représentent une partie non négligeable de la Congrégation d'Italie. Presque un tiers de l'Ordre en **1686**, nous l'avons vu. Même proportion en **1701** (1221 Déchaux français sur un total de 3855 frères). Un peu moins du quart en **1749** (1198 Déchaux français sur un total de 5222 frères). Puis une chute vertigineuse qui demanderait à être expliquée à partir de documents de première main (le travail n'a jamais été fait) : 607 Déchaux français sur un total de 3500 frères en **1768**, si l'on en croit les résultats de l'enquête de la Commission des Réguliers menée en France de 1766 à 1780. Ce chiffre nous semble toutefois en dessous de la réalité lorsqu'on le compare aux statistiques précises de 1773 (620 frères) amputées des effectifs de la province de Normandie. La même enquête fixe à 1194 le nombre de Grands Carmes français.

Après les statistiques, jetons un coup d'œil sur les Généraux de la Congrégation d'Italie. **Entre 1659 et 1787, 14 généraux français gouvernèrent l'Ordre**. Lorsqu'on additionne la durée de leurs mandats, on obtient le chiffre de 55 années sur 128 ans, c'est-à-dire entre un tiers et la moitié de la période. 6 appartenaient à la province d'Avignon, 3 à celle de Paris, 3 à celle de Bourgogne et 2 à celle d'Aquitaine. Rappelons qu'à l'époque, les mandats généralices de la Congrégation d'Italie étaient de trois années jusqu'en 1743, année de l'introduction du sexennat qui avait cours dans la Congrégation d'Espagne depuis 1594. Un essai de sexennat avait été tenté, sur l'ordre exprès du Pape Alexandre VII de 1665 à 1771 (et pour le généralat de notre Père Philippe de la Trinité) mais l'on s'empressa de reprendre l'usage des triennats à son expiration.



1659-1665 (2 mandats) : **P. Dominique de la Très Sainte Trinité** (Antoine TARDY 1616- ?) 20<sup>ème</sup> Général. **PARIS**.

1665 (25-IV)-1671 : **P. Philippe de la Très Sainte Trinité** (Esprit JULIEN 1603 – 28-II-1671 à Naples) 21<sup>ème</sup> Général. **AVIGNON**.

1674 (24-IV)-1677 : **P. Jean-Chrysostome de Saint-Paul** (Etienne RIBITOL) 23<sup>ème</sup> Général. **AQUITAINE**.

1683 (8-V)-1686 : **P. Charles de Saint-Bruno** (Claude-Louis BOICHARD + à Rome le 2-I-1697 âgé de 75 ans) 26<sup>ème</sup> Général. **BOURGOGNE**.

1686 (4-V)-1689 : **P. Martial de Saint-Paulin** (Paul HENRY 1622 - mort à Avignon le 8-XI 1687) 27<sup>ème</sup> Général. **AVIGNON**.

1692 (26-IV)-1695 : **P. Ambroise de Saint-Ange** (Pierre GAYOT + à Gênes le 5-VII-1695 âgé de 59 ans) 29<sup>ème</sup> Général. **AVIGNON**.

1701 (16-IV)-1704 : **P. Eugène de Saint-Joseph** (Pierre HENRY + à Marseille le 5-II-1713 âgé de 75 ans) 32<sup>ème</sup> Général. **AVIGNON**.

1704 (12-IV)-1707 : **P. François-Marie de Sainte-Thérèse** (François de SMERY né en 1659 + à Paris le 30-I-1734) 33<sup>ème</sup> Général. **PARIS**.

1716 (2-V)-1719 : **P. Epiphane de Sainte-Marie** (François SERRE + à Bordeaux le 29-III-1722 âgé de 69 ans) 37<sup>ème</sup> Général. **AQUITAINE**.

1719 (29-IV)-1722 : **P. Philippe-Thérésius de Sainte-Anne** (CHIFFLET + à Besançon le 10-VII-1736 âgé de 73 ans) 38<sup>ème</sup> Général. **BOURGOGNE**.

1734 (15-V)-1737 : **P. Marcel de Sainte-Anne** (+ à Carpentras en 1752 âgé de 65 ans) 43<sup>ème</sup> Général. **AVIGNON**.

1740 (7-V)-1743 : **P. Symphorien de Saint-André** (BALLYET + à Besançon le 9-II-1775 âgé de 86 ans) 45<sup>ème</sup> Général. **BOURGOGNE**.

1755 (19-IV)-1760 (23-XI) : **P. Hilarion de Sainte-Réparate** (Alexandre FIGHIERA né en 1723 + 1787) 48<sup>ème</sup> Général. **AVIGNON**.

1779 (24-IV)-1785 et 1785-1787 : **P. Hilarion de Tous les Saints** (Jean de GAILLARDIE + 30-IX-1787) 53<sup>ème</sup> Général. **PARIS**.

Notre modeste étude n'a pas la prétention de dissiper la part d'ombre qui enveloppe ces grands personnages prisonniers des couloirs obscurs de l'histoire mais nous pouvons projeter quelques rayons de lumière sur ce que fut leur vie.

Le **Père Philippe de la Très-Sainte-Trinité (1603-1671)** est celui qui a le mieux résisté à l'oubli. Il est originaire de Malaucène (Vaucluse) qui, de son plateau, offre une vue imprenable sur les Dentelles de Montmirail et la commune du Barroux. Son prénom est Esprit et ce n'est pas seulement

parce que le Bienheureux Père Marie-Eugène était « ami du Saint-Esprit » qu'il admirait le Père Philippe. Ce fut l'un des plus grands esprits de notre Ordre. Profès d'Avignon en 1621, il étudia la philosophie et la théologie à Paris (1622-26) et poursuivit sa formation au Séminaire des Missions à Rome (1626-28). En 1629, il est envoyé en Orient comme missionnaire apostolique puis parcourt divers pays du Proche Orient, notamment la Perse (Ispahan, Bassorah) avant d'être affecté à Goa. Là, il enseigne la philosophie et la théologie de 1631 à 1639, ce qui lui vaut d'avoir pour élève le futur bienheureux Denys de la Nativité martyrisé à Sumatra en 1638. Le Père Philippe apprit les langues persane et arabe. De retour en Europe (1639), il est nommé professeur de théologie au couvent de Lyon puis élu provincial d'Avignon (1646-49 et 1655-58), Définiteur Général (1659-65) et enfin Général en 1665. Il meurt en charge quelques semaines avant la fin de son mandat. Le Père Philippe est surtout connu comme grand systématicien de la théologie mystique. Son œuvre est imposante. On ne le présente plus.

Le Prédécesseur du Père Philippe, le **Père Dominique de la Très-Sainte-Trinité** fit une entrée remarquable dans la vie religieuse. Il appartenait à une famille parlementaire originaire du Nivernais. Son père, Louis Tardy, était Procureur du Roi. Le jeune Antoine, nous dit le Père Louis, « demanda l'habit avec tant d'instances qu'on fut contraint de le recevoir avant qu'il eût dix-sept ans accomplis. Ses parents, jugeant de son esprit par la jeunesse de son âge, présentèrent une requête au Parlement pour qu'on défendît à nos Pères de lui donner l'habit et qu'on les obligeât à le remettre à sa famille. L'arrêt rendu en ce sens par le Parlement fut exécuté selon sa forme et sa teneur ; mais après avoir passé quelque temps chez ses parents, le jeune homme revint solliciter l'habit de la religion avec une ferveur sans pareille. On le lui donna en notre couvent de Paris le 12 juin 1633 » (Louis de Sainte Thérèse. *Annales*. Tome II p. 575). Son érudition et ses vertus le firent élever à la charge de Consultant du Saint-Office et Inquisiteur général pour l'île de Malte (1647) à 31 ans seulement. Vicaire Général de l'Ordre (1650) puis prieur de Malte, il poursuivit sa carrière foudroyante et remplit deux mandats comme général, de 1659 à 1665. Il n'avait pas cinquante ans lorsqu'il sortit de charge. Un autre général français, le dernier de la liste des quatorze, fut appelé à exercer deux sexennats. Il s'agit du **Père Hilarion de Tous les Saints**, de la province de Paris, en charge de 1779 à 1787 et mort au début de son deuxième mandat.

En 1683 fut élu le **Père Charles de Saint-Bruno (Claude-Louis BOICHARD)**, de la province de Bourgogne : « un franc-comtois dont le pays venait d'être rattaché à la France tout récemment en 1678. Le Père Charles avait-il montré de l'opposition ou seulement des réticences à ce rattachement, ou bien le roi trouvait-il qu'un franc-comtois était trop récemment devenu français pour représenter la France à la tête d'un grand ordre ? Toujours est-il que Louis XIV s'opposa à cette élection. Le chapitre [général] passa outre. Le roi, par son ambassadeur à Rome ordonna aux capitulants français de quitter le chapitre, ainsi furent absentes durant les délibérations qui suivirent les provinces d'Avignon, de Paris, d'Aquitaine, de Bourgogne » (cf. P. Elisée de la Nativité. *Annales brèves des Carmes Déchaux de France*. Avon 1972, Tome I p. 34 et P. Jean-Marie de l'E.-J., *La vie carmélitaine. Etudes Carmélitaines* 1935 p. 47). Louis XIV s'obstina – pour ne pas dire s'acharna – dans son opposition inflexible mais le Père Charles fut maintenu et les affaires finirent par se calmer.

Deux frères de sang, entrés tous deux chez les Carmes d'Avignon, furent aussi appelés à gouverner l'Ordre sous le règne de plus en plus envahissant du Roi Soleil. Ils étaient originaires de Draguignan. L'entrée en fonction du premier en 1686, le **Père Martial de Saint-Paulin (Paul Henry)**, mit fin au grand conflit de l'élection du général précédent, Charles de Saint-Bruno. On peut saluer la hardiesse

des capitulants qui n'hésitèrent pas à choisir un successeur français au Père Charles, français lui aussi, qui avait suscité tant de remous trois ans plus tôt. Le Père Martial était connu pour ses positions modérées. Nous avons conservé de lui trois passionnants récits de voyages relatant ses pérégrinations transalpines ou maritimes pour se rendre aux chapitres généraux de 1656, 1659 et 1665. Le précieux manuscrit fait partie des fonds de la prestigieuse bibliothèque Inguibertine de Carpentras (Man. 489). Le Père Martial fut aussi Procureur Général de l'Ordre à partir de 1680. Son frère, le **Père Eugène de Saint-Joseph (Pierre Henry)** gouverna l'Ordre de 1701 à 1704. Trente ans plus tard est élu un autre français tout à fait sympathique, le **Père Marcel de Sainte-Anne (1687-1752)**, de 1734 à 1737. Nul doute qu'il ne fût un frère agréable et délicat. Les archives des carmélites d'Avignon perpétuent la mémoire de leur « cher Marcel » selon l'appellation peu académique mais pleine d'affection dont témoigne un document d'époque. De retour dans sa province d'Avignon, il reprit la charge de provincial comme son lointain successeur le Bienheureux Père Marie-Eugène, et mourut en 1762 (ou 1752, selon les versions), au couvent de Carpentras.

Un autre dossier important relatif aux Déchaux français d'Ancien Régime concerne les **missions de l'Ordre**. Nous ne ferons que l'entrouvrir. Notre annaliste français le Père Louis de Sainte-Thérèse leur consacre des pages tout à fait intéressantes et nuancées – pour un français du XVII<sup>ème</sup> siècle - lorsqu'il relate les origines missionnaires de la Congrégation d'Italie (Tome II, pp. 577-583) ou bien la vie trépidante de notre **Père Bernard de Sainte-Thérèse (1597-1669)**, de la province de Paris et en faveur duquel fut fondé l'Evêché latin de Babylone en 1638 (Tome II, pp. 60-82) où il ne lui était pas permis de résider. Peu d'usagers des métros parisiens savent que la station Sèvres-Babylone se trouve à l'emplacement d'un vaste terrain, propriété du Père Bernard et affecté à la fondation d'un séminaire pour des candidats missionnaires tout près de l'actuelle maison des Missions Etrangères de Paris.

**Un nombre non négligeable de Déchaux français furent envoyés en mission aux XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles.** En **Mésopotamie** à partir de 1721 où les missionnaires obtiennent le droit de résider (Bagdad, Bassorah) , dans les **Indes orientales** (Goa à partir de 1620), au **Mont-Carmel** et en **Palestine** (à partir de 1631) et même en **Louisiane** où une mission fut confiée à la province de Normandie. L'existence de cette dernière fut éphémère (1720) et ne résista pas aux prétentions d'une société missionnaire concurrente. Il est possible, voire probable, que des Déchaux français furent envoyés dans d'autres circonscriptions missionnaires confiées surtout à des provinces italiennes : en **Perse** (1607-1760), en **Syrie** (à partir de 1627), en **Inde** (Royaume du Grand Mogol – c'est-à-dire Bombay - à partir de 1696 ou au Vicariat apostolique du Malabar dès 1657, vingt-cinq ans avant la création du siège prestigieux de Verapoly). Certains se mêlèrent peut-être aux frères flamands passés à la clandestinité **en terres dissidentes protestantes** considérées comme de véritables territoires de mission jusqu'à la restauration d'une hiérarchie catholique, au XIX<sup>ème</sup> siècle la plupart du temps (Angleterre : 1614, Irlande : 1647, Hollande : 1648). La Congrégation d'Italie avait même des missionnaires en **Grèce** (Morée 1685-1715), à **Macao** (1646) et en **Chine** de 1719 à 1791. Elle connut aussi des essais manqués, par exemple au Mozambique (1645) et à Madagascar (1647).

Après les missions, **les saints-déserts nous plongent au cœur du charisme carmélitain**. Nous savons la part prise par le Vénérable Thomas de Jésus (1564-1627) dans l'institution de ces maisons érémitiques. La première remonte à 1592. Elle est située à Bolarque, près de Pastrana, sur les bords du Tage. Sous l'Ancien Régime la Congrégation d'Italie eut dix saints-déserts : autant que la Congrégation d'Espagne. Ils se répartissent de la façon suivante : 4 en Italie (Varazze –Gênes- : 1616,

Varese –Lombardie- : 1633, Monte-Virginio –Rome- : 1668, Massalubrense -Naples- : 1682), 2 en Belgique (Marlagne : 1619, Nethen : 1689), 2 en France (Blaye -Aquitaine- : 1638, La-Garde-Châtel – Normandie- : 1660), 1 en Autriche (Mannersdorf : 1644) et 1 en Pologne (Czerna : 1633).

La Province d'Avignon devra attendre le XXème siècle pour avoir son saint-désert (Tarasteix, fondé en 1856). Celle d'Aquitaine aura le sien en 1638. On le doit aux libéralités d'une famille de parlementaires de Bordeaux (Famille de Gourgues) qui offrit l'une de ses propriétés située dans la juridiction de **Blaye**, à cheval sur les paroisses de Saint-Girons et Berson, à environ cinq kilomètres de l'estuaire de la Gironde au nord de Bordeaux. Le domaine faisait 129 journaux, dont 70 de terres labourables, de prairies et de bois de haute futaie. Pour mémoire, le journal est l'ancienne unité de superficie correspondant à la quantité de terre qu'un homme pouvait labourer en une journée : entre un tiers et la moitié d'un hectare. Le saint-désert dédié à Saint Joseph et Sainte Thérèse fut inauguré pendant l'octave de la fête de Notre Mère Sainte Thérèse 1638. La prise de possession du domaine se fit selon la tradition par la plantation d'une croix et la célébration d'une Messe (Louis de Sainte-Thérèse. *Annales*. Tome II pp. 46-48).

L'autre saint-désert français d'Ancien Régime fut inauguré le 20 août 1660. Il était dédié à Notre-Dame de Secours et relevait de la Province de Paris puis de celle de Normandie à partir de 1686. Il se trouvait à **La Garde-Châtel, près de Louviers (Eure)**, dans le diocèse d'Evreux. C'était une fondation royale, selon un usage de l'époque. Le souverain offrait alors une de ses terres ou finançait la fondation de ses propres deniers. (Louis de Sainte-Thérèse. *Annales*. Tome II pp. 646-652).

#### 4) Quelques Déchaux d'Ancien Régime

Mis à part les supérieurs généraux avignonnais évoqués plus haut, peu de représentants de la province d'Avignon nous sont connus. L'histoire a surtout mis en valeur quelques frères de la province de Paris auxquels il convient de rendre justice, même brièvement :

Le **Père Cyprien de la Nativité de Notre-Dame (1605-1680)**, tout d'abord, connu pour son intense activité littéraire. Il est surtout le traducteur de NM Sainte Thérèse (1644) et de NP Saint Jean de la Croix (1641 et 1665). Paul Valéry a particulièrement souligné la valeur poétique de ses traductions. Son aîné et compagnon l'annaliste célèbre **Louis de Sainte-Thérèse (Claude de Buchamps né à Beauvais en 1602 et mort à Paris en 1671)** ne s'est pas contenté de rédiger ses chroniques (1666). Il exerça de nombreuses charges (prieur à Paris, Marseille, Bar-le-Duc et Meaux et Premier Définiteur Provincial durant six ans), fut choisi pour travailler à la réforme de divers instituts et composa bon nombre de traités mystiques et apologétiques, notamment pour défendre le principe de l'antiquité de l'Ordre du carmel face aux attaques du bollandiste Papebroch. Comme les autres annalistes de la réforme thérésienne, le Père Louis insiste beaucoup sur l'austérité et l'observance des Déchaux de son temps (cf. P. Elisée. *Annales brèves*. Première partie, pp. 41-42).

Le Frère **Laurent de la Résurrection (1614-1691)** n'a pas besoin d'être présenté. Son audience reste très importante. Le **Père Honoré de Sainte-Marie (Blaise Vauzelle né à Limoges en 1651 et mort à Lille en 1729)** fut un grand prédicateur, un anti-janséniste convaincu et un auteur particulièrement prolifique. Profitons de l'occasion pour souligner que, contrairement à leurs sœurs

carmélites, les Déchaux français n'ont jamais versé dans l'hérésie janséniste. Le couvent parisien de la rue de Vaugirard fut visé un certain temps en la personne du Père Maurice de la Croix mais le soupçon semble dépourvu de fondement (cf. Fr. Jean-Marie, *La vie carmélitaine* pp 41-42). « Dès 1646, au lendemain de la condamnation de l'*Augustinus* par le Saint-Siège (...), le chapitre provincial des Déchaux de Paris interdit aux religieux de la Province de professer la doctrine de l'évêque d'Ypres. Au dire des Jansénistes eux-mêmes, c'était le premier des corps réguliers qui prît ainsi nettement position » (Père Jean-Marie, Les Carmes Déchaussés français. *Le Carmel*. Mars-avril 1932 pp.188-189). Sept carmels, en revanche, contaminés par des confesseurs et les relations parlementaires de certaines sœurs, ont été influencés plus tard par les thèses de Jansénius (Paris-Incarnation, Riom, Saint-Denis, Beaune, Lectoure, Troyes-I et Troyes-II). Une grande crise éclata entre 1747 et 1753. Ce fut l'une des pages les plus sombres du carmel français.

Enfin, le carme déchaux français le plus célèbre du XVIIIème siècle fut sans conteste **le Père Elisée de Saint-Louis (François Copel né à Besançon en 1728 et mort à Paris en 1783)**. Bien qu'il appartînt à la province de Bourgogne, il fut envoyé au couvent de Paris (1757) où s'ouvrit pour lui une carrière d'orateur sacré. Il fut Prédicateur du Roi en 1763. Le philosophe Diderot lui a rendu un hommage appuyé particulièrement étonnant en ce siècle crépusculaire pour la mystique (cf. Elisée Alford ocd, *Annales brèves des Carmes Déchaux de France*. Première partie. Avon 1972, p. 57).

## 5) Déclin et Révolution

Des années 1750 à la Révolution, les Déchaux français passent par des années de profond déclin dont les causes restent à percer. Les études manquent pour expliquer ce phénomène et trop d'éléments nous font défaut pour nous risquer à donner des explications. Contentons-nous de quelques chiffres fiables : Le nombre total des religieux appartenant aux cinq provinces d'Avignon, Paris, Aquitaine, Bourgogne et Lorraine est de **771 en 1755**. 18 ans plus tard, **en 1773, il est de 620 (plus les frères de Normandie non comptabilisés). La province d'Avignon affiche 205 frères en 1755 et 106 en 1773**. Les statistiques officielles retenues lors de la grande enquête royale de la Commission des Réguliers chargée de faire le point sur les ordres religieux du Royaume de 1766 à 1780 signalent pour **1768 607 Déchaux** et 1194 Grands Carmes. Le recensement de la Constituante **pour 1790 ne donne plus que 425 Déchaux** et 721 Grands Carmes (Henri Peltier, *Histoire du Carmel*. Le Seuil 1958, p. 260).

S'il est relativement simple de savoir ce que sont devenues les un peu plus de 1700 carmélites françaises expulsées de leurs 74 monastères en 1792, un mystère total plane sur le sort de leurs frères pendant la Révolution. Certains ont émigré, d'autres se sont fondus dans la nature, d'autres encore se sont totalement sécularisés. Sous certains aspects, les religieuses ont fait preuve de plus de courage que les religieux-hommes une fois dispersées et passées à la clandestinité pendant les dix années de la tourmente révolutionnaire. Nous pouvons tout de même retenir les noms des trois Déchaux français morts martyrs sur les Pontons de Rochefort entre le 1<sup>er</sup> juillet et le 10 septembre 1794 et béatifiés par Jean-Paul II le 1<sup>er</sup> octobre 1995 : **le Père Léonard (Jean-Baptiste DUVERNEUIL) de la maison d'Angoulême (Province d'Aquitaine), le Père Hubert de Saint-Claude (Jacques GAGNOT 1753-1794) de la maison de Nancy (Province de Lorraine) et le Père Michel-Louis**

**(BRULARD 1748-1794), de la maison de Charenton (Province de Paris).** En tant que membre de la province d'Aquitaine, le Père Léonard est donc le premier bienheureux de notre actuelle province d'Avignon-aquitaine.

## 6) XIXème siècle. 1839-1867 : le temps des reconstructions

Après bien des épreuves, la restauration du Carmel féminin français sur un immense champ de ruines révolutionnaires ne manque pas de nous étonner. Des 74 monastères fermés en 1792, 25 sont déjà restaurés en 1804, 14 autres entre 1805 et 1830, 5 autres 1831 et 1850 et 7 après 1850. Aux restaurations s'ajoutent les fondations nouvelles : 8 avant 1830, 20 de 1831 à 1850 et 59 de 1851 aux expulsions de 1901.

Le relèvement des Carmes Déchaux français va obéir à une dynamique différente mais tout aussi remarquable. **571 novices reçurent l'habit dans le Carmel de France entre 1840 et 1901.** Sur ces 571, 203 sont partis pendant leur formation (avant la profession solennelle), 64 ont été sécularisés (ils sont partis après la profession solennelle) et nous avons perdu la trace de 9 d'entre eux. Lorsqu'on fait le calcul, on obtient le chiffre de **295 frères ayant persévéré (51 %).**

Il faut souligner tout d'abord que l'horizon d'avant 1830 est quelque peu bouché. Le Concordat de 1801 ignore totalement la vie religieuse et le retour des Bourbon au pouvoir (1814-1830) ne change pas grand-chose. Les gouvernements tolèrent quelques moniales cloîtrées jugées inoffensives et collaborent avec les congrégations féminines modernes vouées à des œuvres sociales (enseignement, éducation). Pour les ordres masculins anciens, il faudra encore patienter. Louis XVIII et Charles X restaient imprégnés des préjugés du XVIIIème siècle frappant les réguliers, notamment les moines. Ils n'ont rien fait pour favoriser leur retour. Certes, les Trappistes triomphant d'obstacles inouïs sont revenus en 1815 avec Dom de Lestrangé (1754-1827) ; les Chartreux en 1816. Mais les Capucins doivent attendre 1824 (restauration du couvent d'Aix). Dom Guéranger (1805-1875) restaure les Bénédictins en 1833, le Père Lacordaire (1802-1861) les Dominicains en 1843. Les Franciscains Observants reviennent en 1849. Quant aux Grands Carmes et aux Frères Mineurs Conventuels, leur restauration se fera au XXème siècle.

Le retour des Carmes Déchaux en France date de 1839. Il est une des conséquences heureuses des **Guerres Carlistes (1834-1839)** et des décrets de sécularisation des religieux hommes d'Espagne. Proscrits, 25 déchaux espagnols dont 15 profès de la province de Navarre franchissent les Pyrénées et trouvent refuge dans la région de Bordeaux. L'artisan du regroupement est le **Père Dominique de Saint-Joseph** (Dominique-Stanislas Arbizu y Munnariz), né le 7 mai 1799 à Puente La Reyna en Navarre et mort à Rome le 12 juillet 1870. Il appartenait au couvent de Pampelune lorsque la révolution vint le contraindre à entrer dans la clandestinité pour assumer les fonctions d'aumônier des troupes de Don Carlos. Nous passons sur les détails car le Père Dominique a fait l'objet de nombreuses études mettant en lumière son œuvre de restaurateur à partir des fondations de Bordeaux (1839) et du Broussé (1841).

Au mois d'avril **1853**, quatorze ans après les débuts de la restauration (et au moment où se déroule le chapitre général qui envisage de restaurer une province française), les frères sont au

nombre de **68 profès et 12 novices** : 25 espagnols profès de la Congrégation d'Espagne (avant 1839. Les *Annales manuscrites* de notre province les nomment « religieux coadjuteurs du Père Dominique ») et 43 profès entrés au noviciat du Brousey après 1841 (25 espagnols, 16 français, 1 belge et 1 allemand, le Père Hermann qui vient de faire profession en 1850). 8 des novices sont français et 4 espagnols.

La première vocation française date de 1842. Il s'agit de l'**abbé Antoine Sadrin (1810-1849)** originaire de Courthézon dans le Vaucluse. Pendant neuf ans, de 1832 à 1841, il est professeur au petit séminaire de Sainte-Garde (commune de Saint-Didier). Vicaire à Cavaillon en 1841, il y reste peu de temps et se présente au Brousey. Il prend le nom de Frère Joseph de Jésus-Marie et fait profession en 1843 puis est envoyé dans la récente et très insalubre fondation de Montigny. Le jeune père y passe six années, jusqu'à sa mort.

En l'année **1853**, les six premiers couvents peuvent être constitués en province autonome (ils ont obtenu le statut de **semi-province en 1847** cf. Henri Blanc, *Un grand religieux, le R.P. Dominique de Saint-Joseph*. Carpentras 1922 pp.115-117). Compte tenu de leur situation géographique, on opte naturellement pour la restauration de la **province d'Aquitaine** et non celle d'Avignon : **Bordeaux** 1840-1901 (33), **Le Brousey** 1841 (33), **Montigny-les-Vesoul** (70) 1844-1874 (transféré à **Mancenans** 1874-1892), **Agen** 1846-1959 (47), **Carcassonne** 1851-1901 (11) et **Montpellier** 1853 (34).

Nous sommes alors sous le **Second Empire (1852-1870)** : l'âge d'or du catholicisme français qu'on a parfois désigné sous l'expression imagée et juste d' « été de la Saint-Martin du Concile de Trente ». L'Eglise, forte du contexte concordataire, a pu reconstituer ses structures. Elle jouit d'un quasi monopole des œuvres d'enseignement, de santé et de charité. Les vocations sacerdotales et religieuses sont très nombreuses. Dans le monde, un missionnaire sur deux (protestants compris) est religieux catholique français. Les carmels de France sont au nombre de 76 en 1850 : autant qu'à la veille de la Révolution. Dix ans plus tard, en 1860, il y en a 93, puis 102 en 1870, 110 en 1880, 118 en 1890 et 129 en 1901. Les Déchaux se France croissent et se multiplient dans les mêmes proportions. Nous avons dit qu'ils étaient 67 profès en 1853 et une vingtaine de novices. Dix ans plus tard, en 1863, les effectifs ont presque triplé : 185 religieux dont 20 novices. En 1866, 222 religieux dont 28 novices.

En l'espace de 15 ans, les couvents passent de six à quinze grâce aux fondations de **Pamiers** 1854-1901 (09), **Bagnères-de-Bigorre** 1856-1901 (65), **Rennes** 1856-1901 (35), **Tarasteix** 1856-1880 (65), **Lyon** 1859-1901 (69), **Paris** 1864-1901 (la fondation connaît plusieurs lieux d'implantation dans le quartier de Passy : rue Singer de 1864-1865, rue David de 1865 à 1871 et rue de la Pompe de 1871 à 1901. Cf. Elisée de la Nativité, Les carmes à Paris au XIXème siècle. *Carmel* 1957-II pp. 47-78), **Saint-Omer** 1865-1901 (62), **Laghet** (couvent du Comté de Nice fondé en 1674 et passé de la province italienne du Piémont à celle d'Aquitaine en 1865) et **Montélimar** 1869-1901 (26). S'ajoutent ensuite au parc immobilier de la province d'Aquitaine deux autres fondations : **Toulouse** 1873-1885 (31) et **Corella**, couvent espagnol de la province de Navarre fondé en 1595, récupéré officiellement par la province d'Avignon en 1878 mais occupé par des frères d'Aquitaine jusqu'en 1892, année de rétrocession de la maison à la province de Navarre. La province d'Avignon, quant à elle, s'enrichit d'une seule maison : **Le Petit-Castelet** 1883-1968 (13).

**1867**. Les frères sont devenus trop nombreux et il est temps d'envisager la restauration d'une nouvelle province. C'est l'heure du **retour de la province mère, celle d'Avignon**. Sept couvents sont

détachés du territoire d'Aquitaine pour la constituer : Montigny, Montpellier, Rennes, Lyon, Paris, Saint-Omer et Laghet. En 1867, lors de sa partition, la province d'Aquitaine compte 131 religieux dont 10 novices et celle d'Avignon 106 religieux dont 12 novices. Aquitaine poursuit sa progression : 169 frères en 1874, 191 en 1876. La province d'Avignon, à pareille époque, peine à se développer, avec son immense territoire (toute la France, sauf l'Aquitaine et les Pyrénées). Elle régresse même, victime de phénomènes sur lesquels il serait bon de se pencher. Les contrecoups de l'affaire Hyacinthe Loyson (1869) et de la Guerre de 1870 ne suffisent visiblement pas à tout expliquer.

**De 1867 à 1900**, les Carmes Déchaux de France enregistrent 255 entrées (143 pour Avignon et 112 pour Aquitaine) avec un taux de persévérance (une fois ôtées toutes les défections, y compris après la profession solennelle) plus important pour la province d'Aquitaine (49 %) que pour celle d'Avignon (36 %). Au cours de la première période, de 1867 à 1879, la province d'Aquitaine connaît une grande affluence de vocations : 93 novices en 12 ans seulement, avec un taux de persévérance d'environ 50 %. La province d'Avignon, elle, à pareille époque, ne totalise que 34 entrées avec 21 départs (62 %). Pendant la deuxième période, de 1880 à 1900, les tendances s'inversent. La province d'Avignon bénéficie de 109 entrées mais avec bon nombre de défections (71 départs sur 109 entrées, soit 65 %). La province d'Aquitaine n'enregistre que 19 entrées en vingt ans (1880-1900) et 3 seulement de 1880 à 1894 alors que la province d'Avignon en compte 66 pour le même laps de temps. Sur ces 19 entrées, il faut retrancher 10 défections (53 %).

On peut constater que de 1867 à 1900 les Carmes de France ont connu une politique des vocations assez fluctuante et peut-être insuffisamment raisonnée. Le constat vaut aussi pour les années précédentes. De 1859 à 1865, par exemple, les registres d'Aquitaine affichent 83 entrées pour seulement sept ans. Sur la base de ces 83 frères, on compte 50 défections : 38 novices ne font pas profession, 8 profès sont sécularisés avant 1880 et 4 probablement après. En revanche, les années exceptionnelles 1850 à 1858 (9 années) enregistrent 154 entrées et seulement 63 défections (presque 60 % de persévérance).

## **7) « Flux et reflux » (1880-1901)**

Les expulsions de 1880 vont introduire pas mal de changement dans la carte des couvents et du personnel religieux des deux provinces mais, si l'on en croit quelques indices qui arrivent à percer dans les archives, il ne faut pas trop incriminer ces expulsions qui marquent plutôt le point d'aboutissement d'un processus inexorable et complexe de déclin amorcé au début des années 1870. Nous possédons à cet égard un manuscrit tout à fait intéressant composé par le **Père Alexis-Louis de Saint-Joseph (1818-1880, profès en 1854)** et relié à un exemplaire du panégyrique qu'il a prononcé à la mort du Père Dominique (1870). Sur une centaine de pages peu académiques et parfois polémiques, l'ancien Définitiveur Provincial, prédicateur éminent et auteur d'ouvrages carmélitains appréciés règle ses comptes avec des années de maladresse -supposée- dans le gouvernement des frères de France. Après un exposé passionnant de toutes les observances carmélitaines suivies par les Déchaux du XIX<sup>ème</sup> siècle, les critiques fusent et l'on comprend que ces observances – dont le Père Alexis porte la nostalgie –, s'accommodaient mal d'habitudes nouvelles introduites par des frères grisés par leurs succès apostoliques. Certes, il convient de relire ces pages



avec une grande prudence mais elles semblent se faire l'écho d'un problème objectif que le Père Alexis n'a peut-être pas été le seul à dénoncer si l'on en juge par la chute des effectifs qui caractérise la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle assombrie par une double vague d'expulsions.

De fait, au Carmel, l'équilibre est toujours instable. De gros nuages s'amoncellent sur les Déchaux de France visés comme tous les religieux hommes, par des mesures politiques sectaires et vexatoires. Le **16 octobre 1880**, au petit matin, leurs quinze couvents (nous ne comptons ni celui de Laghet ni celui de Corella) sont crochetés selon un scénario orchestré par Jules Ferry. Les Jésuites ont eu le triste privilège d'être chassés les premiers, une fois de plus, le 30 juin. Sans avoir la radicalité des expulsions de 1901, celles de 1880 sont sérieuses et imposent l'exil à la plupart des frères. Ceux de la province d'Aquitaine trouvent refuge en Espagne, à **Calahorra**, dans un ancien couvent de Navarre fondé en 1603, sécularisé lors des Guerres carlistes et restauré (1883) pour l'occasion par la province d'Aquitaine qui le conservera à son usage jusqu'en 1921. Les frères d'Avignon se répartissent dans deux maisons : **Cherasco** (couvent italien fondé en 1830, restauré par la province de Lombardie en 1868 et mis à la disposition des frères d'Avignon de 1880 à 1888) et **Monaco**, fondé en 1883 pour l'accueil des exilés, spécialement les jeunes frères étudiants.

Quelques années après le départ en exil, quatre ou cinq ans en moyenne, les frères peuvent rentrer en France et récupèrent leurs maisons, à l'exception de Tarasteix et Agen qui devra attendre 1928 pour rouvrir ses portes. Le vicariat de Toulouse sera abandonné entre 1885 et 1888. Ces trois couvents appartenaient à la province d'Aquitaine. Celle d'Avignon récupère ses huit anciennes fondations et se permet même d'en ouvrir une nouvelle en France (Le Petit-Castelet 1883). Pourvu que les frères soient discrets, l'Etat ferme les yeux et tolère leur retour. On leur interdit tout de même les Messes publiques. Leurs églises doivent rester fermées et l'on y accède par des entrées dérobées, jusqu'en 1887 dans le cas du couvent de Bordeaux.

Les expulsions de 1880 marquent un tournant, pour ne pas dire une brisure nette, dans le processus de développement des Déchaux de France, surtout dans la province d'Aquitaine qui compte 191 profès en 1876, 132 en 1880 (aussitôt après les expulsions) et 72 seulement en 1885. En 1891, lors de son chapitre provincial, elle tire la sonnette d'alarme. Elle n'a ni novices ni étudiants. Son moral est au plus bas. La province d'Avignon se comporte mieux : 104 membres (dont 8 novices) en 1869, 78 religieux en 1880, 79 en 1885 et 99 en 1894.

Il est vrai que la province d'Aquitaine comptait bon nombre de frères espagnols qui profitèrent du grand brassage de 1880 pour passer dans des provinces espagnoles en cours de restauration (Navarre en 1879, Vieille Castille en 1889 et Aragon-Valence en 1895). Mais on ne peut pas se contenter de cette explication et, malheureusement, les documents font défaut pour mettre en lumière ce phénomène de reflux massif. Certes, 66 frères d'Aquitaine sur un total de 132 en 1880 ont trouvé refuge en Espagne mais l'on peut raisonnablement penser qu'ils n'étaient pas tous espagnols et qu'un certain nombre n'ont pas réintégré leurs couvents une fois la paix rétablie. 39 sont restés en France mais beaucoup d'autres semblent s'être volatilisés. Des indices (dont des allusions directes du Père Alexis) nous laissent penser que les expulsions de 1880 ont été le prétexte à un recadrage de troupes dispersées parmi lesquelles bon nombre de frères ont emprunté la porte de sortie de façon avantageuse (les expulsions, spectaculaires, avaient ému des foules de laïcs) mais pour des raisons personnelles plus cachées et peut-être moins glorieuses liées à des problèmes de vocations.

De retour dans leurs couvents, les frères ont à peine le temps de reprendre leurs esprits que l'orage politique gronde à nouveau et, cette fois-ci, leur laisse peu d'illusions sur le sort qui leur sera réservé lors de la **deuxième vague d'expulsions. Celles-ci auront lieu en 1901**. Elles seront plus radicales. Forts de leur expérience, les frères n'attendent pas que la troupe vienne les extraire de leurs cellules sous l'œil attendri d'un public courroucé. Ils partiront d'eux-mêmes, en catimini, emportant avec eux le maximum de leurs pauvres hardes, mobilier et bibliothèques. Ils savent qu'une fois saisis, leurs couvents ne leur seront pas rendus. Nous avons dit qu'en **1885** la province d'Aquitaine compte 72 religieux (novices non compris) et celle d'Avignon 79 (novices non compris). Compte tenu du contexte difficile des expulsions, le statut des deux provinces de France rétrograde et passe à celui de semi-provinces le 19 mars 1885 pour une durée de quatre années (Le Chapitre Général de 1889 les rétablira comme provinces). Neuf ans plus tard, en **1894**, un renouveau des vocations semble s'amorcer puisque l'Aquitaine passe de 72 à 94 frères (novices non compris) et Avignon de 79 à 99 religieux (novices non compris) mais, nouvelle désillusion, la province s'Aquitaine retombe de 94 frères en 1894 à 64 frères en 1901 (et aucun novice). Avignon, une fois de plus, s'en sort moins mal puisqu'elle passe de 99 religieux en 1894 à 91 en 1901 (et aucun novice).

La célèbre loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901 dite des « Associations » et spécialement forgée pour fournir un prétexte légal à l'expropriation des religieux français décrétait la suppression des couvents qui n'avaient pas reçu de reconnaissance légale. La mise en application du décret était fixée au 3 octobre 1901. Sans demander leur reste, les 155 déchaux de France prennent le chemin de l'exil. Ils ne savent pas qu'il durera vingt ans. Les **64 religieux de la province d'Aquitaine (dont 27 espagnols) provenant de 6 couvents** (Bordeaux, Le Broussay, Agen, Carcassonne, Pamiers, Bagnères-de-Bigorre) trouvent refuge à **Calahorra**. Les **91 frères (dont 8 espagnols) des 8 couvents d'Avignon** (Montpellier, Rennes, Lyon, Paris, Saint-Omer, Laghet, Montélimar, le Petit-Castelet) se partagent entre **Marche** (dans le Luxembourg belge), **Taggia** (lieu d'accueil du noviciat dans un premier temps) et **Monaco**. A la veille des expulsions de 1901, la province d'Avignon compte un certain nombre de jeunes éléments tandis que celle d'Aquitaine apparaît nettement plus âgée.

## **8) Rayonnement des Carmes Déchaux de France au XIX<sup>ème</sup> siècle**

Avant de poursuivre notre parcours chronologique qui nous a menés au seuil du XX<sup>ème</sup> siècle, revenons maintenant un peu en arrière pour ne pas en rester aux ombres des exils et des reflux. Le XIX<sup>ème</sup> siècle carmélitain français fut au contraire une période dynamique et lumineuse.

Même au Carmel, avec un grand nombre de frères, on arrive toujours à faire beaucoup de choses. Les Déchaux de France, au XIX<sup>ème</sup> siècle, sont visiblement appréciés pour deux raisons : leur **austérité de vie**, tout d'abord (c'est une réputation méritée) et leur **rayonnement apostolique** si l'on en juge par le nombre de missions ou de prédications, de « stations d'Avent et de Carême » comme on disait à l'époque, qui leur sont confiées. Les deux éléments d'ailleurs (austérité et rayonnement apostolique) s'articulent d'une manière qui n'aura probablement pas que des conséquences heureuses. Tous les prêtres, visiblement, ne prêchent pas semblablement. Le souci d'observance et de cohérence communautaire limite le nombre de prédicateurs à l'extérieur. Certains frères sortent peu du couvent, vivent comme des moines, tandis que d'autres, plus doués peut-être, s'absentent

beaucoup et brillent dans des chaires prestigieuses. Cette façon de procéder n'était pas propre aux Carmes. On retrouve les mêmes usages et probablement les mêmes tendances chez les capucins, par exemple, à pareille époque (cf. L'exemple du Père Marie-Antoine, capucin de Toulouse).

Lors des **premières années du Brousey**, les frères ont vécu de manière édifiante, alliant vie contemplative et zèle apostolique. Une page des *Annales* nous décrit cela : « *Le samedi soir et veilles des fêtes, ils partaient 3 et 4 pour aller desservir les paroisses voisines qui manquaient de curés. Dans le mauvais temps, ils étaient obligés de suivre des sentiers remplis de boue. On leur permettait alors de chausser des sabots. Il leur arrivait souvent de biner. Ils célébraient une Messe dans une paroisse et une seconde à la succursale. Ils faisaient le catéchisme, prêchaient et revenaient le soir au couvent exténués de fatigue. Pour toute nourriture ils emportaient le matin un peu de pain et quelques pommes qu'ils mangeaient dans un coin de la sacristie. Ils ont ainsi évangélisé dix-neuf paroisses des environs, soit successivement, soit jusqu'à 9 et 10 à la fois ; telles sont Cardan, Villenave, Port de Langoiran, Lestiac, Beguey, Laroque, Omet, Donzac, Arbis, St Pierre de Bat, Cantois, Ladaux, Escoussans, Soullignac, Capian et autres. Toute la contrée fut transformée en peu de temps et les esprits forts étaient obligés de se rendre à la vue à la vue d'exemples aussi éclatants. Cependant il ne faut pas oublier que ces saints missionnaires avaient beaucoup d'obstacles à surmonter surtout pour la prédication, car ils étaient étrangers. Un jour, un de ces saints apôtres demanda à un monsieur s'il comprenait sa prédication. Celui-ci répondit tout simplement : Mon Père, nous ne vous comprenons guère mais vous nous prêchez par vos exemples et cela nous fait du bien* » (*Annales manuscrites I*, 68-69).

Par la suite, des frères se sont taillé de solides réputations de prédicateurs et peut-être a-t-on usé et abusé de leurs talents. Le **Père Hermann** (1820-1871), bien sûr, mais aussi des frères qui ont mal géré leur notoriété : Le **Père Marie-Bernard du Saint-Sacrement (Bernard BAUER 1829-1903)**, juif hongrois converti, fils spirituel du Père Hermann qui quittera l'Ordre en 1864, après neuf années de profession, et poursuivra sa carrière comme aumônier à la cour impériale, confesseur de l'Impératrice et prédicateur mondain. Il rompt ses vœux en 1899 et se marie à l'âge de 70 ans ; le **Père Hyacinthe de l'Immaculée-Conception (Charles Loyson 1827-1912)**, « lys fané et flétri » (Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus dixit LT 127) dont la défection, après neuf années de profession lui aussi, met la France catholique en profond émoi. Les *Annales manuscrites* signalent l'événement : « Le 21 septembre 1869, à 9 heures du soir le malheureux Père Hyacinthe quittait son couvent et son ordre au grand scandale du monde entier ». Le journal *l'Union* publie deux lettres du Père Dominique au Père Hyacinthe. Elles font grande impression par leur dignité et leur humilité. (*Annales manuscrites II* 382-383). Le Père Hyacinthe, avant d'entrer chez les Carmes, avait fait deux essais, chez les Sulpiciens et les Dominicains. Il épouse une veuve protestante américaine en 1872. Adeptes d'un courant catholique libéral, il fonde (1879) une « Eglise catholique gallicane » et continue à célébrer sa messe non plus en latin mais en français. Mais ne nous laissons pas impressionner par ces deux exemples malheureux. Bon nombre d'autres frères doués en ministère ont fait de bons religieux, comme le **Père Alexis-Louis de Saint-Joseph** déjà nommé ou d'autres que nous mentionnerons plus loin.

Après la multiplication des vocations, des fondations et des prédications, le rayonnement des frères c'est aussi la présence dans les territoires de missions. Sur 596 frères entrés dans l'Ordre de 1839 à 1901, on compte», **74 « missionnaires apostoliques »** soit 12 % du chiffre global. Si l'on retranche les défections (départs du noviciat jusqu'après la profession solennelle, ce qui était plutôt rare à l'époque), le pourcentage passe de 12 % à 17 %, ce qui est vraiment honorable. Les missions

des Carmes Déchaux, au XIX<sup>ème</sup> siècle, sont sensiblement les mêmes que sous l’Ancien Régime, certains territoires d’Europe en moins. Il y a l’**Inde orientale**, avec la division du vieux Vicariat Apostolique du **Malabar** (1657) en trois nouveaux vicariat (1845) : celui de **Mangalore**, celui de **Quilon** et celui de **Verapoly**. Il y a l’ancien territoire de **Mésopotamie** (Baghdad passe du rang d’évêché à archevêché en 1848. **Bassorah** reste un poste important), celui de **Palestine (Mont-Carmel, Haïfa)** et celui de la **Syrie** (Mission d’**Alexandrette** fondée en 1858). Il convient d’ajouter la restauration des couvents d’**Angleterre** grâce au Père Hermann (à partir de 1862) et d’**Irlande** qui relèvent de l’activité missionnaire de l’Ordre. Il faudrait ajouter la contribution de deux frères de la province d’Aquitaine qui ont travaillé pendant une vingtaine d’années aux côtés de Saint Raphaël Kalinowski (1835-1907) pour restaurer la province de **Pologne**. Il s’agit des Père Jean-Baptiste du Sacré-Cœur BOUCHAUD (1851-1932) et Barthélémy de Sainte-Thérèse DIAZ DE CERRIO (1850-1927). Tous deux reposent dans l’émouvant cimetière des carmes d’Avon.

Des documents témoignent qu’en certains couvents de la province d’Aquitaine, on déplorait que les récréations négligeassent l’usage du français au bénéfice de l’espagnol. Aux anciens profès de la Congrégation d’Espagne proscrits et rassemblés par le Père Dominique s’étaient ajoutées des vocations espagnoles contrariées dans leurs divins projets. Tous les couvents de carmes d’Espagne avaient été désaffectés. Les candidats espagnols au Carmel n’avaient d’autre solution que de franchir les Pyrénées. Il fallut bien trouver une solution. Ce fut la restauration d’un couvent de Déchaux fondé en 1651 : **Marquina (en Biscaye), le 14 août 1868**. Bien des obstacles se présentaient, tant du côté civil que religieux. Le Père Dominique, général à l’époque, dut prendre son bâton de pèlerin. Il obtint l’accord du gouvernement espagnol, de la Reine mais un problème de taille subsistait. Sa biographie nous relate une entrevue houleuse avec le Père Maldonado, représentant officiel des Déchaux de la Congrégation d’Espagne. Cette dernière avait été spoliée de tous ses couvents depuis le 29 juillet 1837, mais elle conservait une base légale à travers le dernier Commissaire Général des Déchaux de la Congrégation d’Espagne. *« De quel droit un religieux de la Congrégation d’Italie prétendait-il s’autoriser pour fonder en Espagne un couvent de cette Congrégation ? La Révolution avait pu dissoudre les communautés espagnoles ; elle n’avait pu annuler la bulle de Clément VIII qui réservait l’Espagne et ses colonies à la juridiction des Supérieurs espagnols. Or, leur successeur légitime, c’était lui, Maldonado, en religion père Jean de Saint Thomas d’Aquin. En tant que commissaire général, il s’opposait fermement à la tentative du père Emmanuel [chargé des tractations par la province d’Aquitaine]. Il le fit savoir au père Dominique sur un ton et en des termes, qui n’étaient pas dignes d’une plume religieuse. Le père Dominique méprisa les injures ; mais il ne pouvait souffrir qu’un fils de sainte Thérèse par son entêtement, fit obstacle au rétablissement des Carmes en Espagne. Il courut au Vatican, vit le Pape Pie IX que son nonce de Madrid avait mis au courant du démêlé. Padre, un papa bolla, un altro sbolla – Père, dit Pie IX en riant, ce qu’un pape établit par une bulle, un autre pape peut le défaire par une autre bulle. Je casse le privilège renfermé dans la bulle de Clément VIII. Ma volonté est que vous partiez immédiatement pour l’Espagne, et que vous terminiez avantageusement cette affaire. Le couvent que vous fondez, et tous les autres qui suivront appartiendront à la Congrégation d’Italie »* (Abbé Henri Blanc, *Un grand religieux. Le Père Dominique de St-Joseph*. Carpentras. 1922 pp. 194-195). Et c’est ainsi que la province d’Aquitaine fut à l’origine de la restauration des carmes Déchaux d’Espagne. Elle envoya de ses enfants espagnols à Marquina qui fit souche et contribua au relèvement de l’Ordre dans le pays de Sainte Thérèse.

Les provinces de France au XIX<sup>ème</sup> siècle ont donc accueilli beaucoup d’espagnols jusqu’en 1877, c’est-à-dire dix ans après la restauration de Marquina. **Sur 441 entrées, de 1840 à 1877, nous avons**

**un total de 136 espagnols**, c'est à dire un peu moins d'un tiers : 49 entre 1840 et 1854, 26 entre 1855 et 1864 et 61 entre 1865 et 1877.

Poursuivons notre état des lieux du rayonnement des frères au XIX<sup>ème</sup> siècle. La **fondation d'un saint-désert** en est un indice certain. On la doit au Père Hermann. Après des recherches qui ont failli aboutir à l'attribution d'un vaste terrain dans la commune de Lourdes en 1855, trois ans avant les apparitions, le site de **Tarasteix** est retenu, à trois kilomètres de Tarbes. Le terrain, grâce à l'aide des carmélites de Bagnères, fut acheté le 18 décembre 1856 et le Père Augustin-Marie prit immédiatement possession de cette solitude boisée en plantant trois croix, selon l'usage. Deux religieux s'installèrent en 1859 et l'observance canonique fut établie en 1867 dans des conditions de vie très spartiates. Un premier essai de construction n'ayant pas abouti en 1860, on posa la première pierre d'un vaste édifice conçu selon le plan du désert italien de Monte Virginio le 20 juillet 1874. Les Carmes, hélas, n'eurent guère le temps de profiter de cette construction magnifique puisqu'ils furent expulsés en 1880, sans possibilité de récupérer le domaine. Tarasteix fut le seul saint-désert carmélitain de son temps après la fermeture des derniers d'Espagne et d'Italie lors des Guerres Napoléoniennes. Il faudra ensuite attendre l'année 1897 pour qu'une nouvelle maison de ce genre fût fondée dans l'Ordre, à Herrera dans la province des carmes de Navarre. Ce saint-désert fut ensuite transféré (1905) à Hoz de Anero (Rigada), près de Santander.

Malgré de lourds contentieux juridictionnels dont la lecture des comptes-rendus laborieux et partiels finit par lasser, les Déchaux de France ont toujours eu des relations avec leurs **sœurs carmélites**. Ces relations, elles aussi, sont un facteur de rayonnement spirituel. Certes, des polémiques et des maladroites ont pesé lourdement dans l'histoire du Carmel, au point de creuser un fossé entre frères et sœurs mais, même aux heures les plus sombres, des liens entre les deux branches ont subsisté avec certains monastères. Il n'est donc pas tout à fait exact de dire que les Carmes déchaux, avant la Révolution, n'étaient jamais en contact avec leurs sœurs moniales. Cette affirmation devrait pouvoir être nuancée pour peu qu'on prenne la peine de faire des recherches sérieuses.

Commençons par la face sombre de l'histoire. **La première grande polémique liée à la question du gouvernement des carmélites de France sous l'Ancien Régime, a éclaté dans les années 1617-1624** et a eu des conséquences durables jusqu'à la Visite Apostolique des carmels de France assurée par le Bienheureux Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus de 1948 à 1953. Celui-ci fut le premier carme depuis plusieurs siècles à pénétrer dans certains monastères. Deux groupes s'en tenaient à des positions et oppositions parfois irréductibles. D'un côté, les carmels d'Observance Française (communément et vulgairement nommés « bérulliens ») et de l'autre côté, les carmels dits « italiens », c'est-à-dire plus en phase avec leurs frères Déchaux de la Congrégation Saint-Elie (d'Italie). Nous passons sur le détail de ces questions complexes qui ne se limitent pas au seul choix de textes de Constitutions. Il suffit de savoir qu'entre 1623 et 1627, des sœurs « dissidentes » des carmels de Morlaix, Bourges, Bordeaux-I, Bordeaux-II et Saintes ont osé remettre en cause certains principes de l'héritage du cardinal de Bérulle. Elles se sont exilées pour passer sous la juridiction de l'Ordre et fonder de nouveaux monastères en Flandre et en Lorraine. Les Déchaux de France étaient au moins en contact avec elles et leurs fondations. Ils fréquentaient aussi les monastères d'Avignon, du Comtat Venaissin (Carpentras, Cavillon) ou de Franche-Comté. En théorie, ils ne pouvaient pas exercer de charges dans les carmels d'observance française, ni prêcher, mais, de temps en temps, certains fonds d'archives anciens témoignent que des carmes entretenaient quelques liens avec les

carmels d'observance française les moins ouvertement hostiles. Après la Révolution et la suppression du gouvernement des Supérieurs français dans la foulée du Concordat de 1801, les carmels de France ont connu une certaine harmonisation de leur juridiction au profit des évêques diocésains mais des lignes de fracture douloureuses et invisibles à l'œil non averti subsistaient. Il faudra attendre 1936 (avec l'imposition d'un seul texte de constitutions pour tous les carmels du monde) et la création des Fédérations (1953-1955) pour que les vieilles querelles s'apaisent.

Le Père Dominique, conscient du poids de cet héritage, s'en tenait à des positions pleines de sagesse et ne cherchait pas à réveiller d'anciennes rancoeurs féminines. Ses fils n'eurent pas toujours la même prudence. On déplore ainsi un lourd malentendu nommé « **L'affaire du Prologue historique** ». Le responsable était un jeune frère de la Province d'Aquitaine, le Père Grégoire-Marie de Saint-Joseph (né à Romont en 1813 et mort à Paris en 1891), d'origine helvétique et tout juste entré dans l'Ordre (profession au Broussey en 1857). Après la publication (1856), sous la forme d'un prologue, d'une étude historique consacrée aux Constitutions des carmélites de France, il invita naïvement lesdits carmels à passer sous la juridiction de l'ordre. Une autre polémique éclata un peu plus tard, en 1868-69. Il s'agit de l'« **Affaire de Meaux** ». Les mères prieures de Meaux (Mère Elisabeth de la Croix DOUSSOT 1832-1896, professe en 1859) et de Montélimar, cette fois-ci, firent de l'excès de zèle. Mal conseillées, elles croyaient qu'un rattachement aux Carmes de la Congrégation d'Italie leur permettrait de jouir des privilèges attachés à l'émission des vœux solennels interdits depuis la Révolution (de fait, ils ne seront rétablis pour les carmélites de France qu'au XXème siècle). Elles sortirent même de clôture pour aller plaider leur cause à Rome, ce qui provoqua de vives réactions. Pire! La jeune prieure du Carmel de Meaux envoya une circulaire à tous les carmels de France pour préconiser le changement de juridiction censé leur rendre les grâces perdues. Malheureusement, la manière de procéder fut indiscrete et la Mère Elisabeth ignorait qu'il n'était pas nécessaire de faire tant de complications pour récupérer des privilèges qui avaient déjà été rendus à tous les carmels de France sans cérémonie particulière.

Ces deux affaires firent grand bruit. Des évêques, jaloux de leurs prérogatives (NN.SS Pie 1815-1880 et Gay 1815-1892 de Poitiers, notamment) montèrent aux créneaux, encouragés par les carmels bérulliens fervents (Paris, Poitiers pour ne citer que les plus actifs). Les esprits s'échauffèrent à coups de littérature polémique souvent dépourvue d'esprit critique : L'Abbé Michel **Houssaye** 1834-1880 (vicaire à la Madeleine, auteur d'une biographie monumentale de Bérulle en 1872-75 et spécialiste des traditions françaises du carmel féminin), le RP Marcel **Bouix** sj 1806-1889 (célèbre traducteur des œuvres de Sainte Thérèse de 1848 à 1856), Mgr. Louis-Désiré **Pie**, l'Abbé Charles-Louis **Gay**, l'Abbé **Blot** (auteur en 1878 d'une brochure intitulée *Notre-Dame du Mont-Carmel* contenant une note injurieuse à l'égard des Carmes) pour la défense des usages « français » ; les Pères **Berthold-Ignace de la Sainte-famille**, carme flamand (*Anne de Jésus et les Constitutions des Carmélites déchaussées*. Bruxelles 1874) et **Albert-Marie du Saint-Sauveur** BORDEAUX 1828-1907 (carme d'Aquitaine, profès en 1854 et oncle de l'académicien Henri Bordeaux. Auteur de trois gros volumes explicitement intitulés *Les Carmes déchaussés en France, une persécution qui ne désarme pas...* Paris. Poussiègue 1886-1890), Monsieur **Gramidon** pss (auteur de *Notes historiques. Les origines et la Réforme térésienne de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel en Espagne, en Italie et particulièrement en France*. Paris 1873) dans l'autre camp, celui des Carmes.

Pourtant, indépendamment des faux pas et des bévues, des rapprochements entre frères et soeurs se multiplièrent au XIXème siècle. Non pour des raisons idéologiques, la plupart du temps,

mais tout simplement en raison de la proximité géographique des communautés qui apprirent à se connaître et à s'estimer. Nous en avons un exemple emblématique avec le Père Dominique et la Mère Bathilde, prieure du carmel de Bordeaux. Leurs relations avaient pourtant bien mal commencé en 1839. La bienveillance des sœurs s'exprimait différemment selon les cas. Certains carmels, rares, demandèrent à passer de la juridiction des évêques à celle de l'Ordre (ce fut le cas de Bagnères, de 1854 à 1882) D'autres se contentèrent d'adopter les Constitutions, le Cérémonial et les coutumes des carmels de la Congrégation d'Italie (exemple : les carmélites de Lyon, sur ordre de leur évêque le cardinal de Bonald, grand ami des Carmes, le 16-VII-1860 ; le carmel de Montpellier le 16-IX-1887), d'autres ne changèrent rien à leurs structures mais entendaient vivre en bonne harmonie avec les Frères. Les *Annales manuscrites des Déchaux français du XIXème siècle*, au tome 4, publient vers 1895 une liste de carmels intitulée (page 3 de la table des matières) : « *Liste des principales communautés térésiennes qui croît chaque année* ». Lorsqu'on se reporte à la page 42 du corpus, on trouve les noms de **27 carmels réputés favorables aux Carmes**. Ce sont : Arles, Avignon, Bagnères, Bédarieux, Bourges, Carcassonne, Carpentras, Coutances, Laval, Lille, Lyon, Meaux, Montélimar, Montpellier, Narbonne, Nice, Pontoise, Uzès, Vinça, Ecully, Fontainebleau, Saint-Omer, Pau, Aire, Villefranche, Jérusalem et Bethléem. A pareille époque, la France compte environ 125 carmels. Beaucoup de pages des *Annales manuscrites* témoignent de relations fraternelles authentiques entre frères et sœurs du carmel français. Certaines s'enracinent dans des traditions très anciennes (Avignon remporte la palme), d'autres sont le fruit d'efforts diplomatiques, de ministères réussis...ou de stratégies de séductions personnelles. Une note figurant au tome I des *Annales manuscrites* (p. 546) revient sur les relations entre carmes et carmélites vers 1867 et précise : « Parmi les communautés qui ne suivent pas notre ordo nous pouvons en compter beaucoup qui nous sont favorables ».

Le **Tiers-Ordre carmélitain** se développe en France au XIXème siècle. Des fraternités ont été créées à l'ombre des couvents des frères. Vers 1876, on signale celles de Bordeaux, Le Broussey, Bagnères, Agen, Carcassonne, Pamiers et Montpellier qui sont plutôt florissantes (*Annales manuscrites* I, 547-550). Le carme qui en assure le suivi se nomme le Père correcteur. Les registres du tiers-ordre de Paris affichent un grand nombre d'inscriptions à partir de 1864 (année de la fondation du couvent de Paris). En 1885, la fraternité compte une centaine de membres dont le célèbre **Général Gaston de Sonis (1825-1887)**, héros de Loigny et tertiaire depuis 1865. Sa femme l'y rejoindra en 1883. Entre 1864 et 1900 figurent dans le registre de Paris les noms de 51 prêtres, 18 messieurs, 91 dames et 115 demoiselles (P. Elisée Alford. *Annales brèves*. Avon 1972. Tome II, pp. 72-73).

Puisque nous rendons hommage aux tertiaires, membres à part entière de l'Ordre, il est juste d'évoquer la figure originale de **Joseph Lalanne (1791-1863)** tertiaire agrégé et fondateur du couvent d'Agen désigné sous le nom affectueux de « Petit Frère Joseph ». Son histoire n'est pas banale. Ses origines le rattachent aux communes de Créon et Arbis où sa famille possède une propriété : le Tribus. Jeune, il part chercher fortune sur les mers du globe. Après 29 ans d'absence et une longue captivité entre les mains des anglais, notre aventurier rentre en France. Il dépense beaucoup d'argent et même une vie peu édifiante qui le conduit aux portes du désespoir. C'est à ce moment qu'un prêtre le met en contact avec les frères du Broussey, tout proche, qui viennent de s'installer. A leur contact, Monsieur Lalanne amorce un beau chemin de conversion (1842). Sa grande générosité (un don de 15 000 francs) permet aux carmes d'acheter l'Ermitage d'Agen en 1846 mais il y met la condition qu'on lui réserve une cellule où il pourra couler le reste de ses jours. Il y passe dix-huit années, pour l'édification de tous, et meurt le 2 août 1863.

Le rayonnement des Déchaux de France, enfin, se traduit par sa capacité à se multiplier. C'est le signe fort des vocations, de la relève et des novices. Nous avons insisté sur l'afflux des vocations à certaines périodes. **571 novices ont reçu l'habit entre 1840 et 1901**. 295 (51 %) ont persévéré, ce qui est une bonne proportion. Les lieux de formation varièrent au fil des événements.

Commençons par les **noviciats**. A tout seigneur tout honneur, le couvent du **Broussey** est noviciat de la **province d'Aquitaine** de 1841 à 1901. Parallèlement, le couvent de **Lyon** fera aussi office de noviciat à partir de 1861, probablement pour l'accueil des vocations par aire géographique d'origine et pour soulager Le Broussey. A partir des expulsions de 1901, le noviciat sera transféré à **Calahorra**. Quatre frères y reçoivent l'habit entre novembre 1904 et mai 1905. Ce sont les dernières vocations de la province d'Aquitaine avant la fusion des deux provinces françaises le 3 décembre 1906.

Dès 1867, le couvent de **Lyon** est désigné comme noviciat pour la nouvelle **province d'Avignon**. En février 1871, le nouveau couvent de **Montélimar** est érigé en noviciat et le restera jusqu'en 1901. Lyon, de façon sporadique, fera office de noviciat supplémentaire jusqu'en 1880. Les *Annales manuscrites* (III, 233) mentionnent **Cherasco** comme lieu de transfert du noviciat en octobre 1880 mais pour quelques mois seulement. Entre septembre 1900 et avril 1901, le noviciat d'Avignon se transporte à **Taggia**. A partir de la fin de 1904, le noviciat est transféré à **Marche** mais on continuera à former quelques novices à Taggia jusqu'en 1910.

Jusqu'au XIX<sup>ème</sup> siècle, les vœux temporaires n'existent pas pour les religieux. Une fois le noviciat écoulé, les frères prononcent directement des vœux « solennels ». Le Bienheureux Pie IX institue **l'usage de la profession temporaire** par un décret daté du 19 mars 1857. Les *Annales manuscrites* (Tome I pp 298-299) poussent la précision jusqu'à donner les noms des deux derniers profès de vœux « solennels » (c'est-à-dire définitifs à l'issue du noviciat) et les deux premiers de vœux « simples » (C'est-à-dire temporaires pour une période de trois années), dans les années 1857-1858. Elles publient le décret pontifical et les dispositions d'application dans l'ordre des Carmes Déchaux (Tome I, pp. 294-299 et supplément n°29 pp. 130-132). Le même Pontife, dans la constitution *Ad universalis* du 7 février 1862 impose trois années de vœux temporaires (improprement appelés « simples ») pour tous les instituts masculins. Léon XIII, par le décret *Perpensis* du 3 mai 1902 étend l'obligation aux moniales. Le code de 1917, enfin, élargit cette disposition juridique à tous les instituts.

Après la profession, les **études ecclésiastiques**. Les candidats aux ordres sacrés faisaient peu d'études. Le cycle de formation, appelé « cours » durait à peu près trois années et correspondait à un triennat. Tous les cours se renouvelaient au moment des chapitres provinciaux, souvent selon un principe de rotation des couvents d'études. On séparait bien les études de philosophie et celles de théologie.

**Province d'Aquitaine** : Huit frères tout au plus ont dû faire leurs études au **Broussey** avant 1847, dans des conditions assez difficiles. En mai 1847 arrivent au tout nouveau couvent d'**Agen** les premiers étudiants de théologie. **Agen** sera studium de théologie de 1847 à 1855 puis de philosophie de 1855 à 1858. **Carcassonne** abritera le cours de théologie de 1855 à 1861. Puis, de 1861 à 1882, **Agen et Bagnères** seront les lieux de formation pour la philosophie et la théologie en alternance, de trois ans en trois ans. En 1882, les jeunes frères exilés feront leur théologie à **Bilbao** puis l'on perd toute trace de maison d'études pour la province d'Aquitaine qui va connaître une grave crise de recrutement. Lors du chapitre provincial de 1891, elle n'a ni novices ni étudiants.



Nous savons que le Père Dominique avait fait venir en France de nombreux ouvrages de théologie et de philosophie soustraits aux bibliothèques des couvents espagnols sécularisés. Lui même avait enseigné la philosophie au collège de la ville de Burgos (1826). De Burgos, il passa à Calahorra pour y occuper la chaire de philosophie jusqu'en 1832. Ses supérieurs le nommèrent ensuite à la chaire de théologie du célèbre collège carmélitain de Pampelune où se réunissaient les étudiants philosophes de Burgos et de Calahorra. C'est de là qu'il prit le maquis en 1834 (Abbé Henri Blanc, *Un grand religieux*. Carpentras 1922 pp 28-30). Fort de cette expérience de professeur, le Père Dominique encourageait les études de ses fils. Un examen attentif de ce qui reste du fonds des ouvrages qu'il avait rapatriés d'Espagne nous permet de dire qu'ils contenaient une très bonne théologie dogmatique et morale, puisée aux meilleures sources des sciences ecclésiastiques. Hélas, il ne nous reste de ces manuels que quelques pauvres débris, suffisamment nombreux toutefois pour nous donner une idée du fonds initial. Ces livres, sauvés d'une vente sacrilège perpétrée dans les années 60', sont encore conservés au couvent du Broussey. Leurs auteurs tranchent par rapport à ceux que les futurs prêtres étudiaient en France au XIXème siècle. On n'y trouve presque pas de représentants des écoles rigoristes. Saint Alphonse-Marie de Liguori est à l'honneur. Les Salmanticences aussi, bien évidemment. On peut raisonnablement penser, en s'appuyant sur de nombreux témoignages, que les Déchaux du XIXème siècle diffusaient une bonne doctrine, en chaire comme au confessionnal.

Les **maisons d'études de la province d'Aquitaine** étaient les couvents de **Bagnères**, pour la théologie, de 1867 à 1870 puis, de 1870 à 1879, **Rennes** (théologie) et **Saint-Omer** (philosophie). **Rennes** abrite quelques philosophes en 1879-80. Les cours de théologie sont transférés à **Saint-Omer** de 1879 à 1882 puis à **Monaco** de 1882 à 1885. Philosophie et théologie sont enseignées ensemble aux couvents de **Laghet** de 1885 à 1888 et de **Montpellier** de 1888 à 1894. **Montpellier** poursuivra ensuite avec les seuls théologiens de 1894 à 1897 tandis que les philosophes retourneront à **Rennes** en cette même période 1894-1897.

Est-il nécessaire de préciser que les frères convers n'étaient pas concernés par ces études ? Certains choristes étaient ordonnés prêtres très tôt, avant l'achèvement de leurs études, pour pouvoir appliquer des offrandes de messes en un temps où les sources de revenus n'étaient pas nombreuses. On leur faisait attendre la fin de leurs études avant de leur accorder les facultés de confesser et de prêcher.

Les Carmes de France ont eu aussi des **petits noviciats**, nommés aussi « **collèges pour aspirants ou écoles apostoliques** » qui leur valurent quelques vocations. Au **couvent de Pamiers, de 1894 à 1901** pour la province d'Aquitaine. Celle d'Avignon avait tenté l'expérience un peu plus tôt, au couvent de **Montélimar**, le 29 septembre 1878. En 1883, le petit noviciat de Montélimar est transféré dans un beau « château seigneurial » que sa propriétaire, Mademoiselle de Crèvecoeur, vient de céder à la province, à quelques kilomètres de Tarascon : **le Petit-Castelet**. Le collège coulera des jours heureux jusqu'à sa fermeture en 1901. Il est reconstitué en 1909 et installé à Marche (Belgique) jusqu'en 1920 puis réintègre Tarascon.

## 9) Quelques figures du XIXème siècle

Au moment de quitter le XIX<sup>ème</sup> siècle, ouvrons une petite galerie de portraits pour mettre à l'honneur quelques figures remarquables de frères qui ont marqué l'histoire des deux provinces de France et qui ont droit à notre reconnaissance.

Les deux Déchaux de France les plus éminents sont le **Père Dominique de Saint-Joseph** (1799-1870, profès en 1818) et le **Père Augustin-Marie du Très Saint-Sacrement** (le Père Hermann 1820-1871, profès en 1850). Ils ont fait l'objet de nombreuses études et sont bien connus. Nous ne revenons donc pas sur le détail de leurs vies. Soulignons seulement que le Père Hermann fut un collaborateur efficace et précieux du Père Dominique qui s'est beaucoup appuyé sur le pianiste converti pour fonder de nouvelles communautés ou restaurer des maisons fermées lors de la Révolution. Lorsque le jeune Hermann entre au noviciat du Broussey, en 1849, les Carmes de France comptent 45 espagnols (dont 25 profès de la Congrégation d'Espagne) et 6 français.

Un autre collaborateur zélé du Père Dominique fut le **Père Louis-Marie du Très-Saint-Sacrement** (Silvère Puyo 1806-1862, profès en 1827), ancien compagnon d'enfance dont il s'était occupé lors de ses études et qui le suivit chez les carmes neuf ans après sa propre entrée. Tous deux, assistés d'un diacre, le Frère Emmanuel (1817-1889), ont restauré la vie carmélitaine masculine en France après leurs émouvantes retrouvailles du 5 octobre 1839. Cela se passait dans une humble mesure prêtée par les carmélites de Bordeaux, rue Permentade. Le Père Louis-Marie fut le premier Père Maître du Broussey, de 1843 à 1849. Il était assez austère dans sa direction mais avait la délicatesse d'une mère et savait gagner les cœurs des jeunes en les entraînant par son exemple. Il accueillit relativement peu de novices (une quarantaine en six ans tout de même). Contrairement à beaucoup de ses compatriotes qui avaient du mal à se faire comprendre dans leurs prédications, le Père Louis-Marie parvint à bien maîtriser le français et exerça un ministère très fécond, notamment au couvent de Bordeaux dont il fut prieur au moment de la construction de la chapelle (1854-1857). Il passa au couvent d'Agen – promu maison d'études - en 1847 et fut Premier Définitiveur de la Province d'Aquitaine nouvellement restaurée lors de son premier chapitre de 1855. Il exerça cette fonction de définitiveur à plusieurs reprises jusqu'à son élection au provincialat en 1861. Doté d'une mauvaise santé, il mourut en charge l'année suivante, le 19 juin 1862.

Au nom du Père Louis-Marie est associé celui du **Père Jean-Baptiste de l'Assomption** (Jean-Baptiste Castasi 1807-1868), autre carme espagnol de la diaspora. Il a fait profession en 1829 et rejoint ses confrères fin 1842. Ses compétences et sa polyvalence le font envoyer dans tous les couvents nouvellement fondés où sa présence édifie et rassure. C'est un auxiliaire précieux en ces temps de restauration. Montigny (1844-1849), Carcassonne (1853-1856), Le Broussey (1849-52, 1856-58, 1867-68), Agen (1864-1867) et Montpellier (1858-1864) l'obligent à changer régulièrement de conventualité. Il exerce à plusieurs reprises les fonctions de sous-prieur et de Définitiveur Provincial (1858-61, 1867-68). Il est prieur de Montpellier durant le triennat de 1861 à 1864. Partout brille son amour des pauvres et son attention aux frères malades. C'est surtout dans sa fonction de Maître des Novices qu'il brille. Il succède au Père Louis-Marie, malade, d'avril 1849 à mai 1852. Second Père Maître de la Restauration, figure marquante, c'est surtout lui qui donne une impulsion à la politique des vocations de la province d'Aquitaine. En trois ans il accueille une trentaine de novices et introduit quelques assouplissements dans les usages du noviciat. Le chapitre de 1867 lui confie à nouveau la responsabilité du noviciat mais il meurt l'année suivante.

Une carmélite se doit de figurer dans cette galerie de portraits. C'est la **Mère Bathilde de l'Enfant-Jésus** (Suzanne de Saint-Exupérie 1785-1863). Comme le Père Dominique, elle mérite le titre d'introductrice et restauratrice des Carmes en France. Elle l'a même payé très cher. Professe du carmel de Bordeaux en 1817, et prieure à partir de 1826, elle associe le Père Dominique à son vieux rêve de reconstituer la branche masculine du Carmel réformé. Dix ans plus tôt, en 1828, une première tentative a échoué. Elle avait essayé de retenir une communauté de Déchaux partis d'Amérique et de passage à Bordeaux pour se rendre en Espagne : la démarche parfaitement inverse de celle du Père Dominique. Le carmel de Bordeaux, en 1843, traverse une situation de très grande précarité. Cette année là, une visite canonique signale que la communauté est constituée de six sœurs en mauvaise santé physique mais unies et ferventes. On envisage la fermeture de la maison. Les sœurs font appel à du renfort pour remonter la communauté. Le carmel d'Agen accepte et envoie en 1844 un groupe de restauratrices à la tête duquel se trouve la Mère Thérèse-Catherine du Saint Cœur de Marie (1807-1889), professe de Toulouse, restauratrice des carmels d'Agen (1838) Saintes (1854) et fondatrice de ceux d'Albi (1842), La Rochelle (1858) et Castres (1864). Hélas, la bergerie s'apprêtait à faire entrer un loup.

Dès 1844, la Mère Catherine remplace Mère Bathilde au priorat. Dès lors, le monastère peut compter sur une communauté renouvelée mais les relations sont extrêmement difficiles entre Mère Bathilde et Mère Catherine qui ne partage pas l'enthousiasme de la première pour les Carmes Déchaux. Mère Catherine prend ombrage de l'ancienne prieure et la soumet à un véritable harcèlement moral dont il vaut mieux taire certains procédés pitoyables. Grâce à la complicité du supérieur ecclésiastique, la nouvelle prieure a vite fait de marginaliser les trois autres carmélites professes qui constituent la communauté de Bordeaux lors de son arrivée. Rien n'est épargné à la Mère Bathilde et ses deux autres compagnes. On renvoie leurs deux novices pour les remplacer par des sujets douteux. Au bout de neuf mois de brimades, elles cèdent et signent, contraintes et forcées, une renonciation à leurs droits sur le couvent de Bordeaux au profit des carmélites d'Agen. Plus tard, et non sans mal, le Marquis de Saint-Exupéry, frère de Mère Bathilde permettra aux trois carmélites spoliées de récupérer leur dot mais pour l'heure, il n'y a plus rien à faire. Il faut partir. Les trois moniales (dont l'une est âgée de 76 ans) prennent le chemin de l'exil en 1845 et sont accueillies au carmel de Gênes (15 juillet) où elles restent jusqu'au 27 mars 1847. Elles fondent ensuite un carmel à Nice (mars 1847) mais sont obligées de déménager en 1861, pour des raisons apparemment politiques liées au rattachement du Comté de Nice à la France (Traité de Turin du 24 mars 1860). Malgré l'âge et la fatigue, Mère Bathilde reprend son bâton de pèlerin et opère le transfert de sa communauté dans un ancien petit couvent désaffecté de capucins à Vinça, au pied du Canigou (21 novembre 1861). C'est là qu'elle meurt le 12 juillet 1863.

Mère Bathilde était une sorte de sainte du silence. Elle a souvent été calomniée et ne s'est jamais départie d'une attitude pleine de dignité, refusant de se justifier, mais un carnet intime rédigé en 1845, lorsqu'elle est arrachée à son cloître, permet de soulever un pan du voile qui recouvre cette belle âme. On y trouve cette prière : *« Nous vous supplions humblement, Seigneur, de nous faire miséricorde et de nous accorder l'esprit de charité, de paix, d'amour, de recueillement, d'amour de Dieu, de régularité, l'esprit enfin qui régnait dans la sainte famille de Nazareth et dans le cœur de nos deux saints réformateurs. Que la vérité qui est vous-même, ô mon Dieu, règne absolument dans cette maison qui est à vous. Que l'esprit opposé, l'esprit de mensonge, de méfiance, de dureté et de discorde en soit promptement banni. Eclairiez et calmez les consciences. Nous vous demandons ces*

*mêmes grâces pour nos frères et sœurs de France, et pour tout notre Saint Ordre »* (extrait d'un carnet conservé dans les archives du carmel de Vinça).

Le **Frère Philibert-Joseph du Très Saint Cœur de Marie**, lui, n'avait pas l'étoffe d'un saint, mais son originalité en fait une personnalité attachante. Philibert-Bernard Guillemot naît le 12 août 1819 à Seurre, près de Dijon. Il étudie les Beaux Arts à Paris, mène la vie des étudiants. C'est un artiste et il gagne sa vie en décorant des églises. Artiste fauché travaillant pour un prêtre fauché, il se fait payer un jour en demandant la célébration d'un office très solennel pour le repos de l'âme de sa mère. Une entrevue avec le curé d'Ars l'orienta vers le Carmel où il fait profession le 24 octobre 1853. Son noviciat se déroule pendant le chantier de construction de l'église du Broussey (bénie le 22 juin 1854). Des malfaçons irréversibles ont été commises. On fait appel à ses dons d'architecte mais les travaux sont trop avancés pour qu'il puisse effectuer les corrections nécessaires. *« Il dut faire de gros efforts d'intelligence pour faire concorder ensemble les parties les plus disparates. Il sculpta en pierre des statues, l'une de Ste Térèse et l'autre de S Jean de la Croix. Elles surmontent les deux pignons qui masquent sur la façade les nefs latérales. Il sculpta également deux gargouilles »* (*Annales manuscrites* I, 120). Sous le priorat du Père Louis-Marie du Saint-Sacrement, il supervise la construction de l'église du couvent de Bordeaux (XI 1854 à X 1857) : une œuvre hors du commun où il donne toute sa mesure. Un article de journal de l'époque rend hommage à son style unique : *« Ce style à part, le Frère Philibert l'appelle (...) le style du Mont-Carmel. Il a les apparences du roman et les ornements de forme byzantine ; mais quand on l'analyse pièce par pièce, on ne trouve rien dans les détails, ni dans l'économie de l'ensemble, qui soit copié ou même imité du roman. Tout est improvisé, depuis la façade jusqu'aux campaniles »* (*Annales manuscrites* I, 232b). Lors de l'inauguration et de la bénédiction de l'église, coup de théâtre ! Le frère Philibert, sous couvert d'humilité, obtient de fuir les cérémonies officielles pour aller s'enfoncer dans la solitude du Broussey. Il semblerait qu'ayant eu maille à partir avec la justice, autrefois, il a pris peur de se trouver en présence des autorités civiles, des gendarmes et autres gens de loi.

En 1859, le Frère Philibert a réalisé pour le couvent de Carcassonne un grand antiphonaire - toujours conservé- agrémenté de nombreuses et superbes enluminures. Fin 1860, il embarque à Calais pour Canton (Chine) où l'évêque a sollicité son aide pour la construction de la cathédrale. Puis, aucune nouvelle du frère. Officiellement, il a péri dans un naufrage, sur la route de Canton. Il faudra attendre plusieurs années pour que la vérité éclate au grand jour (cf. *Annales manuscrites* II, supplément pp 64-67). Frère Philibert n'est pas mort. Encore une fois il a cédé à sa stratégie de la fuite. Il s'est réfugié dans les Alpes, a pris part à la guerre de 1870 dans un corps de francs-tireurs puis combattu dans l'Armée de Versailles contre la Commune. A partir de 1872 et jusqu'à sa mort en 1892, on le retrouve en Terre Sainte et il est assez facile de suivre ses traces. Il est connu sous le nom de « Capitaine Guillemot » et intervient comme architecte sur bon nombre de chantiers de constructions ou de fouilles archéologiques. Ses dons de dessinateurs pour effectuer des relevés en font un collaborateur apprécié. La vie du Frère Philibert nous rappelle le mystère de la vocation, avec ses éléments fuyants et ses points de stabilité, les uns rattrapant sans cesse les autres. C'est peut-être un peu cela, le « style du Mont-Carmel ». Il y a les apparences du roman et des ornements de forme byzantine...

Le **Père Basile du Saint Nom de Marie (Basile Audubert 1824-1901)** fait partie des supérieurs qui ont profondément marqué la vie des déchaux de France au XIX<sup>ème</sup> siècle. Il naît en 1824 à Rigal dans le Lot-et-Garonne. A l'issue des années du petit séminaire d'Agen, il va poursuivre ses études à

l'École des Carmes de Paris. Ce centre d'enseignement supérieur du clergé français (une sorte d'École des Hautes Etudes) compte 22 élèves en 1848, époque où Basile la fréquente. Son premier docteur diplômé (1850) est l'abbé Charles-Martial Lavigerie (1825-1892), futur cardinal et fondateur des Missionnaires d'Afrique (les « Pères blancs »). L'institut d'enseignement supérieur a été inauguré le 4 novembre 1845 puis successivement dirigé par Messieurs Cruice, Hugonin et Isoart, tous trois promus à l'épiscopat. L'abbé Abel-Antoine-Flavien Hugonin (1823-1898) est le plus connu. Il entre à l'École juste avant d'être ordonné prêtre en 1850. Nommé directeur de la division ecclésiastique en 1855, il finit par diriger l'école de 1861 jusqu'à sa nomination comme évêque de Bayeux (13 juillet 1866) qui en fera l'évêque de Sainte Thérèse de Lisieux. Mais pour l'heure, il est le maître et compagnon de l'Abbé Audubert. Comme son nom le suggère, l'École occupe les locaux de l'ancien couvent des Carmes Déchaux de la rue de Vaugirard rendu célèbre par les massacres du 2 septembre 1792. En 1875, le cardinal Guibert, archevêque de Paris, récupèrera les bâtiments pour y installer l'Institut Catholique qui vient d'être créé.

En 1854, Basile rentre dans son diocèse muni d'une licence ès lettres et se présente au noviciat du Broussey. Il y fait profession en 1855. Un ministère à Rennes, l'année suivante, lui permet de poser les premiers jalons de la fondation du couvent de Rennes (1856). Les *Annales manuscrites* le désignent sous le vocable de « fondateur de nos couvents de Rennes et de Paris » (I 308). En outre, Il assume pour une bonne part la fondation de Montélimar et, porte à bout de bras celle de Toulouse en 1870-1873. Il exerce de nombreuses charges de gouvernement : prieur de Montpellier (1858-1861), d'Agen (1867-1870), Définiteur provincial (1864-1867), provincial d'Aquitaine de 1870 à 1873 puis de 1885 à 1894. Monseigneur Hugonin, son ancien maître, lui demande de prêcher le carême dans son diocèse en 1888. A cette occasion, ils entrent tous les deux en clôture au carmel de Lisieux le 19 février 1888, moins de deux mois avant l'entrée de la jeune Thérèse Martin (le 9 avril 1888) : grand rendez-vous manquée s'il en fût qui atteste tout de même qu'un carme a pénétré dans l'enceinte d'un carmel d'observance française au XIX<sup>ème</sup> siècle.

Deux autres frères d'Aquitaine, originaires du Lot-et-Garonne et anciens petits séminaristes d'Agen, sont devenus prélats dans les Indes lointaines et la mission de Mésopotamie. Le **Père Marie-Ephrem du Saint-Sacrement (Lucien GARRELON 1827-1873)** tout d'abord. Il est originaire de Casteljaloux. Après son ordination sacerdotale pour le diocèse d'Agen, il entame une carrière d'enseignant au collège Saint-Caprais d'Agen mais pour peu de temps. Les responsabilités s'enchaînent. Prêtre auxiliaire à Marmande, professeur de mathématiques-physiques au grand séminaire d'Agen (c'est plutôt un scientifique), secrétaire particulier du célèbre cardinal Ferdinand Donnet (1795-1882), archevêque de Bordeaux de 1837 à 1882. L'abbé Garrelon est aussi un ami de l'abbé Noailles, fondateur des sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux. Il est alors rattrapé par la vocation religieuse et entre chez les carmes, fait profession au Broussey en 1855 puis part pour le couvent de Carcassonne où il est nommé professeur de théologie dogmatique et d'hébreu. Tout va encore très vite. L'année suivante, il participe à la fondation du couvent de Rennes (1856). Le chapitre provincial de 1858 l'élit prieur de Bordeaux mais il n'a pas le temps de s'y enraciner. 1859 est pour lui l'année du grand départ pour la mission des côtes du Malabar. Il prend le bateau, accompagné de deux autres frères de la province. Les *Annales manuscrites* nous décrivent avec lyrisme ses dispositions : *« Il était l'esclave de cette sublime passion des âmes qui fait abandonner ce qu'il y a de plus doux ici bas pour porter le flambeau de l'Évangile dans l'île sauvage, les peuplades lointaines. Aussi renonçant à des succès plus faciles il allait gagner ces contrées où les troupeaux ne sont pas plus riches que les pasteurs, où le missionnaire ne doit puiser l'espoir de ses conquêtes*

*divines que dans son courage, ses fatigues, souvent hélas ! dans l'abandon même de sa vie »* (tome V section « nécrologie » p. 41). Pour lui, la mission commence à Mahé où il s'initie à la culture du pays et apprend la langue locale. A cette époque, la Mission du Malabar (Sud-ouest de l'Inde) est composée de trois vicariats apostoliques résultant du démembrement, en 1845, de l'ancien vicariat de Verapoly créé en 1657 : Mangalore, Quilon et Vérapoly. Le nouveau vicariat de Verapoly est le plus petit mais il contient la chrétienté la plus florissante. Au Nord, celui de Mangalore est un des plus importants de l'Inde. De 1859 à 1873, le Père Marie-Ephrem va résider successivement dans ces trois circonscriptions. Au vicariat de Verapoly, d'abord (1860-1867) puis à Mangalore comme vicaire général. Sur intervention du Père Dominique, Général, on envisage un temps de le nommer vicaire apostolique de Bagdad mais il refuse à cause de sa petite santé et des rigueurs du climat babylonien. Alors, en 1867, on le nomme pro-vicaire apostolique de Quilon puis, l'année suivante, vicaire apostolique en titre. La cérémonie de son sacre a lieu le 8 novembre 1868.

Le 8 décembre 1869 s'ouvre le Concile du Vatican. Monseigneur Marie-Ephrem quitte sa résidence de Trévandrum et s'y rend, accompagné par le Père Lazare de la Croix (1828-1907), un autre carme de la province d'Aquitaine dont il a fait son secrétaire et vicaire général. Seul carme à être membre de la Commission des Ordres Réguliers, il prononce dans l'aula conciliaire un discours remarqué sur l'infaillibilité pontificale, le 30 mai 1870, parlant pendant une heure en latin et sans notes. On propose alors au jeune évêque talentueux de devenir le coadjuteur de l'archevêque de Rennes (Mgr. Brossais-Saint-Marc) qu'il connaît bien mais, encore une fois, il refuse, préférant consacrer le reste de ses forces à ses chers hindous (Denis Buzy, *Vie de Sœur Marie de Jésus-Crucifié*. Bar-Le-Duc Paris 1927, p.61). Le 12 juillet de la même année, il a le triste privilège de recevoir le dernier souffle du Père Dominique qui fut le guide bien aimé de ses premières années carmélitaines. C'est lui qui préside aussi son office funèbre. En récompense de ses mérites, le Bienheureux Pie IX vient de le transférer du siège de Quilon à celui – prestigieux – de Mangalore (bref du 3 juin 1870). Avant de rentrer en Inde, il supervise l'envoi d'un groupe de carmélites qui vont fonder un monastère à Mangalore (21 août). Parmi les moniales se trouve la future Sainte Marie de Jésus-Crucifié (1846-1878). L'évêque confie l'essai fondateur à la vigilance du Père Lazare.

Faute de pouvoir faire un bilan de son épiscopat, nous ne pouvons que souligner l'intense activité de Monseigneur Garrelon qui a déjà fait l'objet d'études intéressantes mais insuffisantes. Sa lourde charge pastorale ne lui a pas fait oublier ses origines carmélitaines. Evêque, il a intensément travaillé au rayonnement de son ordre en Inde en multipliant des fondations de carmes et de carmélites tertiaires, en favorisant aussi la branche des moniales contemplatives de l'Ordre dont la première fondation en pays de Missions date de 1862 (carmel de Saïgon), huit ans seulement avant la fondation de Mangalore. Il meurt le 10 avril 1873 dans sa ville épiscopale. Peu après, en 1878, la mission de Mangalore passera aux jésuites.

Notre deuxième missionnaire originaire du Lot-et-Garonne est le **Père Marie-Joseph de Jésus** (Gustave Cancel), né à La Magistère en 1830. Ancien du petit séminaire d'Agen, il entre au noviciat du Broussay et fait profession en 1852. Sa vocation missionnaire s'affirme dès les études. La tradition rapporte qu'il esquisse sur ses cahiers de cours des petits chinois avec leurs grands chapeaux au pied d'une croix. En 1857, le passage du Père général dans la province d'Aquitaine est déterminant pour le jeune candidat aux missions. Celle de Bagdad a besoin d'être relevée et étoffée. Deux ans plus tôt (1855), le supérieur, le Père Denys de Saint-Martin a été empoisonné par un serviteur cupide. Les supérieurs généraux font appel à la jeune province d'Aquitaine et le Père Marie-Joseph répond

présent. Il est aussitôt dirigé vers le Mont-Carmel. Un an plus tard, en 1858, il part pour Bagdad où, le rejoindront d'autres frères de la province d'Aquitaine : une douzaine pendant les quarante années de sa présence en Irak, parmi lesquels le Père Damien-Joseph de Sainte-Anne (Pierre Batailley 1828-1896, profès d'Aquitaine en 1858). Celui-ci est médecin bordelais formé à la Faculté de Paris. Le Père Marie-Joseph peut être fier d'avoir recruté ce jeune frère lors d'une tournée en France pour collecter des fonds. Dès son arrivée en 1865 et jusqu'à sa mort en 1896, il va devenir, sous le nom de El Hakim (le médecin), l'une des personnalités de Bagdad. Durant trente ans il sera un précieux auxiliaire pour le Père Marie-Joseph qui est nommé préfet apostolique de Bagdad des Latins en 1869. Il succède alors à un autre frère de la province d'Aquitaine, le Père Clément de Sainte-Thérèse (1813-1894), préfet de 1867 à 1869. Sous son mandat, la mission refléurit. Une église est construite à Bagdad, celle de Bassorah relevée. Le dispensaire du Père Damien passe pour un modèle du genre. Un collège secondaire est adjoint à une école primaire. C'est le premier de la ville et il va contribuer à former toute une élite. Le Père Marie-Joseph publiera ses souvenirs sous un nom d'emprunt : Ordep (palindrome de Pedro), *Quarante ans à mon poste. Essai biographique*. Paris Gabalda 1907.

Restons encore dans le Lot-et-Garonne pour honorer la mémoire d'un autre de ses enfants : le **Père Lazare de la Croix (Jean-Baptiste Bayle 1828-1907)**. Nous avons déjà cité son nom dans la notice de Monseigneur Marie-Ephrem puisqu'il fut son secrétaire particulier et son vicaire général. Frère Lazare est originaire de Condat (47). Il est ce qu'on appelle une vocation tardive et commence par travailler dans l'administration civile à Avignon puis à Lyon. Il fait profession au Brousey en 1858, passe cinq années au couvent de Montpellier (1862-67) puis est envoyé en Inde, à Mangalore, en 1867. Monseigneur Garrelon s'appuie beaucoup sur lui. Il le charge, entre autres, d'accompagner les six carmélites parties du Carmel de Pau pour venir fonder un monastère à Mangalore. Le voyage, d'août 1870 au 19 novembre de la même année, est éprouvant. Trois des six moniales meurent. Parmi les survivantes se trouve la sœur Marie de Jésus-Crucifié, novice. Le Père Lazare, appelé à être son confesseur et directeur spirituel, dira que ce fut pendant ce voyage qu'il vit la vertu profonde de cette sœur et fut convaincu de l'origine céleste de ses grâces extraordinaires alors qu'il « avait été d'abord très opposé à la voie de Sœur Marie de Jésus-Crucifié » (cf. R.P. Estrate, *Vie de Sœur Marie de Jésus-Crucifié*. Paris 1916. P. 213 note 1). Il devient alors un des principaux soutiens de la jeune sœur.

Sous une épaisse et rugueuse écorce, le carme manifeste une grande expérience de la vie et du cloître, une grande finesse d'âme associée à une volonté de fer. C'est un vrai disciple du Prophète Elie, un carme énergique qui va jusqu'à ordonner à sa dirigée de cracher sur une apparition authentique du Christ jugée douteuse dans un premier temps (en 1871 cf. Buzy, p. 185). C'est qu'il n'est pas facile de diriger une âme dotée d'une vie mystique étrange et si extraordinaire. Pour avoir douté de certaines de ses grâces, et probablement parce qu'il était un peu dépassé, Monseigneur Marie-Ephrem fera même un petit détour par le purgatoire si l'on en croit une prophétie de la sainte (cf. Estrate, p.255). Le Père Lazare, lui, est un conseiller précieux pour Sœur Marie de Jésus-Crucifié. Il est patient et la connaît très bien. Il l'encourage, la console et la guide avec prudence. Son énergie de volonté le rend capable de tout souffrir pour la cause de la vérité quitte à s'écarter de Monseigneur Garrelon dont il ne partage pas la trop grande défiance à l'égard de sa singulière dirigée. Il observe ses stigmates les 24 et 25 novembre 1871 (cf. Buzy, p.197). « *Sous son habile direction, celle-ci a repris son noviciat avec une ferveur nouvelle (...) Ses supérieurs lui permirent, à cette époque, de redevenir simple Sœur converse. Le Père Lazare eut la part prépondérante dans l'obtention de cette grâce* » (cf. Buzy pp.68-69).

Sœur Marie et le Père Lazare entretiennent des échanges empreints d'une grande franchise. La dirigée aime ce directeur qu'elle ne ménage pas et rappelle à l'ordre au besoin comme en témoigne une lettre qu'elle lui adresse le 4 août 1875 (Bienheureuse Marie de Jésus Crucifié. *Lettres*. Editions du Carmel. 2011. Lettre n° 70 pp. 235-236). Dans une autre lettre, adressée cette fois-ci au Prophète Elie, elle demande à celui-ci « *d'obtenir de Marie de mitrer (sic) le Père Lazare avant la fin de cette année [1873], si c'est la gloire de Dieu ; autrement, ne l'accordez pas* » (lettre n° 38 du 19 juillet 1873. pp. 157-158). Cette relation privilégiée prend fin rapidement. Le 21 janvier 1872, le Père Lazare quitte Mangalore pour une nouvelle obédience à Mahé. Il semble que ce soit à la suite d'un différend au sujet de la carmélite. Le 23 septembre suivant, c'est au tour de Sœur Marie de quitter Mangalore pour retourner au carmel de Pau. Trois ans plus tard, le 20 août 1875, elle en ressortira avec les fondatrices du carmel de Bethléem pour une nouvelle aventure mystique. Avant de prendre le bateau à Marseille, les sœurs obtiennent de faire une halte à Lourdes et à Montpellier (deux jours) où Sœur Marie retrouve son cher directeur. (cf. Buzy, p.95).

De fait, à la mi-mars de l'année 1873, le Père Lazare était rentré en France. On l'a nommé conventuel du couvent de Montpellier où il résidera jusqu'à sa mort. Il y exerce la fonction de prier de 1876 à 1882, pendant la période délicate des premières expulsions. Il sera aussi et surtout l'âme du couvent à partir de 1901 car il ne part pas en exil et reste sur place après avoir troqué son habit religieux contre une soutane. Dans un anonymat relatif il surveille les bâtiments désaffectés rue des Augustins et poursuit un intense ministère auprès de ses nombreux pénitents. Des prêtres éminents comme le Père Jean de Fontfroide (1815-1895) ou le Père Antonin Doussot, dominicain de Prouilhe (1830-1904, ancien maître des novices à Sainte-Sabine de 1860 à 1868, théologien du concile et aumônier des zouaves pontificaux) viennent le consulter (cf. Estrade, pp. 412-413 où l'on trouve une riche notice consacrée au Père Lazare). Enfin, quatre mois avant sa mort, le Père Lazare a la grâce de se rendre en Terre Sainte pour un pèlerinage. Au carmel de Bethléem, il peut s'incliner sur les restes mortels de sa dirigée morte en 1878. Ultime délicatesse du Seigneur pour le préparer au grand voyage. A sa mort, le 4 janvier 1907, Monseigneur de Cabrières (1830 -1921), évêque de Montpellier de 1874 à 1921 et cardinal (1911) rendra un vibrant hommage au directeur spirituel qu'il venait de perdre, soulignant son courage et sa ténacité en cette dure période de persécution religieuse : « *Ce fut en vain que nous l'entendîmes appeler Monsieur l'abbé Bayle, chapelain des Augustins ; en vain que nous le vîmes laisser croître sa barbe longue et soyeuse ; en vain qu'il se logea près des Pénitents Bleus, puis à l'Evêché, puis tout près de son ancien couvent. Il avait beau faire, changer de costume, de nom et de résidence, il était toujours pour tous et aux yeux de tous le Père Lazare, le plus populaire et le plus vénéré de ces anciens Carmes, à qui on avait tout enlevé, excepté leur droit imprescriptible à la reconnaissance* » (*Semaine religieuse* de Montpellier. 12-I-1907 p.20).

## 10) Période contemporaine : avant 1932

Nous avons évoqué un peu plus haut le départ pour **vingt ans d'exil d'une grande partie des 155 carmes déchaux présents en France en 1901**. Les 64 frères de la province d'Aquitaine provenant de six couvents trouvent refuge à Calahorra (Espagne). La plupart des 91 d'Avignon (8 couvents) sont accueillis à Marche (Luxembourg belge), les autres à Taggia (Italie) et Monaco. Seuls quelques uns restent en France pour garder ou surveiller de loin les maisons lorsque c'est possible, mais ils font



figure d'exceptions. Le dernier novice à entrer chez les Carmes avant le départ en exil est le **Frère Marie-Joseph de Jésus (1873-1976)**. Il reçoit l'Habit à Taggia, le 22 avril 1901 et mourra dans sa 103<sup>ème</sup> année au couvent de Montpellier en 1976. Il était né 15 jours avant sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et s'appelait Martin comme elle.

**76 frères rentreront d'exil en 1921.** En l'espace de vingt années, les frères expatriés accueillent 36 novices dont 13 feront défection (10 avant 1921 et 3 autres après 1921). Pendant la même période, **environ 80 des 155 exilés de 1901 meurent.** Il semble qu'il y ait eu au moins 8 défections (sécularisation de profès solennels). Les frères d'Avignon, en règle générale, étaient plus jeunes que ceux d'Aquitaine. Des frères d'origine espagnole ont dû profiter du contexte pour rentrer dans leur pays et intégrer des couvents espagnols mais il est difficile de fournir des chiffres précis. En 1901, ces espagnols représentaient 27 des 64 frères d'Aquitaine et 8 des 91 frères d'Avignon.

Ce déracinement et ces bouleversements numériques vont avoir une certaine importance pour la suite. Pendant vingt ans, tout ce petit monde vit en vase clos. Les frères ont peu d'apostolat, surtout ceux d'Aquitaine qui se heurtent à l'obstacle de la langue et de la culture espagnoles. Ceux d'Avignon sont davantage privilégiés. La plupart résident en Belgique où l'on parle français et où se sont réfugiés bon nombre de carmels, ce qui rend possible de l'apostolat. Le premier souci des expatriés n'est pas d'accueillir des novices promis à l'insécurité mais de survivre. Ce n'est qu'en 1910 que les frères de Marche relèvent le Petit-Collège Saint-Albert (Petit Noviciat) fondé au Petit-Castelet. En avril-mai 1903, le Définitoire Général rabaisse les deux provinces de France au rang de semi-provinces. **Le 3 décembre 1906, faute de perspectives rassurantes, elles fusionnent.** La nouvelle circonscription qui en résulte prend le nom de **province d'Avignon**. Certains documents la nomment « Avignon-Aquitaine » mais il semble que cette appellation soit erronée. Son provincial, le **Père Constantin de l'Immaculée-Conception (1845-1937)** est profès d'Avignon (1864). Il assume la lourde charge de provincial de 1900 à 1912 et de 1919 à 1924. Il réside officieusement à Saint-Omer et gouverne son petit troupeau dispersé. En 1905, il comparaît devant le tribunal correctionnel de Paris sous l'inculpation d'infraction à la loi de 1901. On lui reproche d'avoir admis de nouveaux membres dans le Tiers-Ordre du Carmel, dans la Confrérie du Saint Scapulaire et d'avoir envoyé des instructions à ses frères exilés.

La province d'Aquitaine n'a aucun novice en 1901. Celle d'Avignon un seul. Jusqu'en 1906, les jeunes en formation d'Avignon sont à Taggia (noviciat) et Monaco (étudiants). Par la suite, l'unique noviciat de France est établi à Marche. Fermé lors de la démobilisation d'août 1914, il rouvre ses portes dès septembre 1919. Sur les vingt religieux mobilisés pendant la Grande Guerre, cinq tombent au champ d'honneur. 20 jeunes frères entrés dans l'Ordre après 1901 connaîtront le retour d'exil après la guerre et la paix des braves entre l'Eglise et la République. Neuf feront partie du personnel d'Avignon-Aquitaine après 1932 et huit de la province de Paris. Trois se séculariseront (avant 1932) ou passeront à une autre province. *« Dès la mi-octobre 1919, un conseil provincial réuni à Marche décida la rentrée des Carmes Déchaux en France. La communauté de Calahorra regagnerait Agen en son temps, celle de Taggia irait au Petit-Castelet près Tarascon ou rejoindrait celle encore en exercice à Monte-Carlo. Où irait celle de Marche, destinée à rester dans le Nord ? On avait encore les couvents de Saint-Omer et de Rennes. Après des délibérations qui furent un peu plus longues que les autres, il fut décidé que l'on irait s'établir dans une propriété sise en Seine-et-Marne, à 60 kilomètres de Paris, à Avon près de Fontainebleau. Les Carmélites de Fontainebleau avaient fait l'acquisition de cette propriété au début du siècle en vue d'y appeler les Pères, mais l'exil vint mettre fin à ces projets, le*

*carmel de Fontainebleau étant lui-même parti à l'étranger* » (Elisée Alford, *Annales brèves*. III, 2). **Les exilés de Marches rentrent en France le 25 août 1920**, en la fête de Saint Louis, introducteur des premiers carmes de Paris (1254). Ils prennent possession du **nouveau couvent d'Avon** (situé au fond du parc du château de Fontainebleau) et arrivent avec leur pauvre mobilier pourvu tout de même d'une bibliothèque de 50 000 volumes. Le bâtiment date des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles. C'est un ancien hôpital tenu par les Frères de Saint Jean de Dieu (1662) et destiné à la garnison du château.

Le retour des frères exilés à Calahorra date probablement du début de l'année 1921. Le « Liber expensum » (recueil des dépenses) de la communauté du Broussey (pièce C-Le Broussey-10 a), aux archives provinciales d'Avignon-Aquitaine) fait état, pour le mois de février 1921, d'un déménagement et de dépenses liés à l'envoi de trois wagons de Calahorra à Cérons, la gare la plus proche du Broussey. La pièce C-Provence-15 des archives provinciales d'Avignon-Aquitaine atteste qu'on dispose, entre le 15 octobre 1920 et le 9 avril 1921, d'une somme provenant de la vente du couvent de Marche. Le livre des Messes de Taggia, enfin, est interrompu en juillet 1920 (cf. pièce C-Taggia-3).

**En octobre 1921, les anciens couvents du Broussey, du Petit-Castelet, de Montpellier et de Monte-Carlo sont restaurés et abritent des frères qui s'ajoutent à ceux d'Avon. Carcassonne, Pamiers, Bagnères, Paris, Montélimar, Lyon et Laghet sont définitivement perdus. Rennes et Saint-Omer, vides mais soustraits aux spoliations de l'Etat, seront vendus. Agen sera racheté au diocèse vers 1928. Sur les 14 maisons qui constituaient les deux provinces de France en 1901, cinq seulement sont récupérées, rachetées la plupart du temps par des bienfaiteurs et rendus aux frères dans un piteux état.** Montpellier, nous l'avons déjà souligné, a été gardé par le Père Lazare. Le couvent du Broussey, gardé et surveillé à partir de Bordeaux par les Pères Marie-Ephrem de la Sainte-Famille CARRERE (1846-1925, profès en 1872), « curé » de Laroque et Luc de Saint-Joseph LACOMME (1845-1928, profès en 1968), doit sa préservation à son statut de propriété agricole. Ces deux maisons (Montpellier et Le Broussey), jamais complètement abandonnées, repartent au ralenti et entrent dans un état semi-léthargique qui durera environ 25 ans.

Nous avons dit que **la France comptait 155 carmes déchaux en 1901**. 56 d'entre eux réintégreront l'Hexagone au début des années 20' après vingt ans d'exil. Entre temps, une dizaine de frères profès solennels ont fait défection. Quelques uns (des espagnols) en ont profité pour passer dans des couvents espagnols. Tous les autres (environ 80) sont morts loin de leur patrie. En 1921, 20 des 36 jeunes frères entrés au noviciat de Marche ont persévéré dans leur vocation. Quatre de ces jeunes frères sont morts entre 1901 et 1921. **Cela fait donc un total de 76 frères en 1921 : 56 entrés avant 1901 et 20 entre 1901 et 1921.** Les anciens religieux d'Avignon se sont relativement bien maintenus. Ceux d'Aquitaine reviennent épuisés, âgés et davantage marqués par l'épreuve du déracinement. Désormais, l'espoir d'un nouveau départ est du côté du couvent d'Avon qui devient le centre le plus actif des carmes français et noviciat des carmes de France de 1920 à 1929. La maison, nous l'avons vu, est inaugurée le 25 août 1920 avec huit novices dont le futur Père Elisée de la Nativité (1900-1983) et trois frères originaires de Bagdad entrés au noviciat pour l'Epiphanie de 1920 et désignés sous le terme familier des « Trois rois Mages » venus d'Orient. Une dizaine de jours plus tard, début septembre, Avon reçoit trois nouveaux postulants qu'on appelle les « **Trois Romains** » parce qu'en attendant la rentrée du noviciat en France, ils s'étaient réunis à Rome pour suivre des cours au Collège Angélique. Le 14 septembre, ils reçoivent l'Habit du carmel et les noms de **Frère Louis de la Trinité d'ARGENLIEU (1889-1964), Bruno de Jésus-Marie FROISSARD (1892-1962) et Jean**

**de Jésus-Hostie VAUVILLIERS (1892-1965).** Ces frères seront appelés à des fonctions importantes dans quelques années. Nous n'entrons pas dans le détail de leur biographie car ils ont fait l'objet de nombreuses études. Leur profession a lieu le 15 septembre 1921. A cette occasion, le Père Constantin préside et le Père Garrigou-Lagrange o.p. (1877-1964) prêche devant un beau parterre d'amis au nombre desquels figure Jacques Maritain.

La décennie qui suit le retour d'exil est pour les carmes de France une période de renouveau intense qui coïncide, dans la Sainte Eglise, à un réveil religieux remarquable dans la plupart des disciplines ecclésiastiques : renouveau de la théologie sous l'effet du **courant néo-thomiste**, influence déterminante des **études bibliques** (Père Lagrange), rayonnement du « **Mouvement liturgique** » et réhabilitation de la **vie spirituelle** à la lumière des perspectives mystiques traditionnelles.

Plus que leurs aînés, revenus d'exil prématurément usés, les carmes de la jeune génération se sentent concernés par ce vent de renouveau. Les « Trois Romains » se sont liés avec les principaux artisans de ce printemps de la pensée chrétienne avant même leur entrée dans l'Ordre. Les travaux des uns rejoignent les aspirations spirituelles des autres. Il y a là une communauté d'âmes qui va bientôt s'avérer féconde. La **fondation du couvent de Lille (automne 1921)** dans une maison provisoire en est le premier fruit. La proximité de l'Institut Catholique permet d'en faire dès 1921 le « **Collège** » **des carmes de France puis de la province de Paris jusqu'en 1940 puis de 1948 à 1957 et enfin de 1990 à 2005.** Grâce à la vente du couvent de Saint-Omer, la province peut faire construire une grande et belle bâtisse inaugurée en juin 1927. Son architecture, ses vastes ouvertures témoignent du réveil religieux de l'entre-deux-guerres. Lille sera en même temps couvent de **noviciat de 1929 à 1948** (unique noviciat de France de 1929 à 1932 et noviciat de la province de Paris à partir de 1932).

**Il faut attendre l'année 1932 pour qu'une maison (une résidence) soit officiellement restaurée à Paris,** le 18 octobre 1932 précisément (cf. *Le Carmel* 1932-X, p.53). Il s'agit de la célèbre **Villa Scheffer** (Quartier de Passy), acquise dès 1922 (cf. Père Elisée de la Nativité, *Les Carmes à Paris au XIXème siècle. Carmel* 1957-II p.76) siège des *Etudes Carmélitaines* où vit le Père Bruno jusqu'à sa mort en 1962. La résidence sera vendue en 1963 et remplacée par celle de la **Villa de la Réunion**, offerte par une bienfaitrice en 1955, érigée en couvent en 1956 (Couvent-Saint-Joseph d'Auteuil) et en prieuré en 1969 jusqu'à sa vente (2009). Depuis 2011, elle se poursuit dans les locaux de la **rue Ferrandi**.

Lille et Avon deviennent le centre d'une vie intense. Les années qui suivent la fondation du couvent de Lille sont des années éclatantes et studieuses pour les déchaux du Nord de la France. **Entre 1920 et 1932, le noviciat accueille 33 postulants** dont 27 (proportion très honorable) persévèrent dans leur projet de vie religieuse (4 départ avant la profession solennelle et 2 après). Aux « **Trois Romains** » viennent se joindre des jeunes hommes qui feront parler d'eux plus tard : **Frère Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus GRIALOU (1894-1967 prof.1923)** béatifié en novembre 2016, **Frère Lucien-Marie de Saint-Joseph FLORENT (1906-1981 prof.1929)** écrivain et sanjuaniste de renom, **Frère François de Sainte-Marie LIFFORT de BUFFEVENT (1910-1961 prof.1930)** conférencier et éditeur des *Manuscrits autobiographiques* de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, **Frère André-Marie de la Croix PRADAL (1906-1960 prof.1931)** saint provincial prématurément ravi par la maladie à l'affection de ses frères, **Frère Philippe de la Trinité RAMBAUD (1908-1977 prof.1931)** théologien et

consulteur du Saint-Office, **Frère Jacques de Jésus BUNEL (1900-1945 prof.1932)** éducateur jusqu'au don de sa vie, **Frère Victor de la Vierge SION (1909-1990 prof.1932)** maître spirituel rayonnant et Père Maître de la province de Paris de 1948 à 1965 (cf. *Carmel* n°100 juin 2011 p.38). Huit de ces dix frères seront rattachés à la future province de Paris.

Outre cela, il est intéressant de noter que **sur les 27 frères persévérants entrés au noviciat entre 1920 et 1932, 7 seulement seront rattachés au personnel d'Avignon-Aquitaine après la division de 1932** : les Frères Jean de Jésus-Hostie VAUVILLIERS (1892-1965 prof.1921), Marie-Augustin de l'Assomption ROUX (1873-1946 prof.1926), Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus GRIALOU (1894-1967 prof.1923), Ange de Jésus OSWALD (1903-1967 prof.1925), Henri de l'Immaculée-Conception BOIZARD (1889-1945 prof.1926) futur Père Maître du Broussey, Vincent de Paul de l'Immaculée-Conception MALGOIRE (1896-1978 prof.1926) et Gabriel de l'Annonciation CARMOUZE (1912-1976 prof.1932) provincial de 1954 à 1957.

## 11) La « division » de 1932

Nous arrivons précisément à l'année 1932 qui est celle de la création de deux semi-provinces de France à partir de l'unique province d'Avignon-Aquitaine constituée en 1906. L'idée était dans l'air depuis quelque temps mais, pour diverses raisons, son exécution avait été reportée. Les frères du Nord (Lille, Avon) et ceux du Sud (Le Broussey, Montpellier, Agen, Le Petit Castelet, Monte-Carlo), présentent des physionomies différentes. Tous les jeunes frères (novices, étudiants, prêtres) se trouvent soit à Avon soit à Lille. Ils sont sous la direction, à un moment ou à un autre, du jeune Père Louis de la Trinité qui est nommé sous-prieur et maître des étudiants au couvent de Lille en 1927. Lui même a dessiné la plus grande partie des plans du nouveau couvent dont il a contrôlé l'exécution jusqu'au jour de son inauguration le 9 juin 1928. Marqué par sa formation militaire, c'est un meneur d'hommes, adroit, méthodique, sachant s'attacher le service généreux de ses subordonnés, spécialement le Père Bruno de Jésus-Marie à l'intelligence bouillonnante qui inspire certains de ses actes.

Les frères du Sud, anciens exilés d'Espagne, ne comprennent pas toujours les aspirations légitimes de leurs jeunes frères éloignés et partisans enthousiastes du renouveau spirituel de leur temps. Les uns ont bien compris le rôle unificateur de la mystique au cœur des grandes questions contemporaines. Ce sera la base de leur futur apostolat carmélitain. Les autres restent exilés dans les retranchements d'un autre âge. Il ne leur est pas facile d'évaluer l'évolution de l'Eglise depuis une trentaine d'années. Ils pratiquent une observance rigoureuse mais peu renouvelée de l'intérieur. Sur intervention du Père Louis, alors Maître des Novices, une visite canonique extraordinaire a lieu au mois de **février 1932**. Le visiteur venu de Rome agit au nom du Père Général des Carmes Déchaux et procède à la division de la province de France en deux nouvelles entités : la semi-province d'Avignon-Aquitaine (moitié Sud de la France) et celle de Paris (moitié Nord de la France) que l'on fait renaître après sa disparition en 1792. **Comme en 1635, Avignon-Aquitaine se voit reconnaître un droit d'ancienneté et se présente comme l'héritière des deux provinces du XIXème siècle. A travers elle se prolonge aussi la vieille province d'Avignon. On lui confie les archives anciennes. Paris préfère repartir sur des bases totalement nouvelles** avec le Père Louis à sa tête comme vicaire provincial.

Même si ce dernier n'en avait pas déclenché le processus de façon un peu cavalière, la séparation était devenue inévitable. On demande alors aux frères de choisir le territoire auquel ils souhaitent demeurer attachés. Le critère de l'origine géographique pèse autant que celui des affinités. Presque tous les jeunes optent pour Paris. **Le décret de division est daté du 28 février 1932.** Les Déchaux français sont au nombre de 70. **32 frères choisissent la semi-province de Paris et 38 celle d'Avignon-Aquitaine.**

Parmi ces 70 frères, en février 1932, 6 sont encore novices et devront attendre leur profession pour choisir leur territoire. Seul le Frère Gabriel de l'Annonciation optera pour Avignon-Aquitaine. Frère Elie sortira peu avant sa profession. Les quatre autres opteront pour Paris (Jacques de Jésus, Laurent de la Croix, Victor de la Vierge et Marie-Augustin de Jésus). Comme il est facile de le constater, les frères de la semi-province de Paris sont bien plus jeunes que ceux d'Avignon-Aquitaine. Pendant une quarantaine d'années les Carmes Déchaux de France vont recueillir les fruits de cette organisation.

Nous avons cité un peu plus haut les noms des **sept** plus jeunes profès d'Avignon-Aquitaine entrés dans l'Ordre entre 1920 et 1932. Ajoutons ceux des **31 frères entrés entre 1866 et le retour d'exil (1920) ayant opté pour le territoire du Sud.** Ils vont constituer l'essentiel du personnel de la province du Midi tout au long de la première moitié du XXème siècle :

Jean-Baptiste du Sacré-Cœur de Jésus DELETTRE (1842-1933 prof.1869)

Cyrille de la Mère de Dieu GERVAIS (1848-1934 prof.1876)

Raphaël de Saint-Joseph AYSAGUER (1859-1939 prof.1877)

Marie-Conrad de Sainte-Thérèse HAUCK (1862-1935 prof.1883)

Cyprien de la Nativité PELISSE (1858-1933 prof.1888)

Anastase-Marie de Saint-Elie MARINI (1866-1947 prof.1889), missionnaire à Bagdad

Antoine-Marie de la Présentation OURY (1868-1940 prof.1889), Définitiveur Général (1920-1927) et historien des Grands Carmes de France. Provincial d'Avignon-Aquitaine de 1936 à 1939 puis humble professeur de latin au Petit-Noviciat de Tarascon la dernière année de sa vie édifiante.

Augustin de la Vierge DUCHAMP (1870-1953 prof.1891), conventuel du Mont-Carmel

Léopold de Saint-André COUGNON (1855-1933 prof.1894)

Xavier de Sainte-Marie GRÜNFELDER (1874-1957 prof.1892)

Paul de Jésus MIALON (1875-1959 prof.1892), formateur au Petit Noviciat de Tarascon

Marie-Alain de l'Assomption JACQUES (1876-1962 prof.1894)

Léon-Michel de la Croix COREUIL CASTELEYN (1870-1951 prof.1894)

Joseph-Marie de l'Enfant-Jésus ALLARD (1879-1961 prof.1896)

Ignace de la Sainte-Famille NAU (1868-1960 prof.1896), «âme» et mémoire du Broussay

Ambroise de Saint-Joseph BEZOMBES (1880-1943 prof.1897)

Michel du Saint-Rosaire PAULY (1875-1950 prof.1899)

Marie-Joseph du Saint-Sacrement CARDET (1875-1961 prof.1899), qui laissa une image d'ermite rugueux et chicaneur

Jérôme-Marie de l'Immaculée-Conception BARTHE (1882-1964 prof.1900), bien connu à Montpellier pour ses gentilles extravagances

Armand-Marie de Tous les Saints BOILLAT (1872-1950 prof.1900)

Ernest-Marie du Sacré-Cœur de Jésus CASSE (1881-1951 prof.1900), premier supérieur de la nouvelle province d'Avignon-Aquitaine de 1932 à 1936

Marie-Noël du Saint-Sacrement MASSEL (1883-1965 prof.1901), missionnaire à Bagdad de 1913 à 1965 et Vicaire Général des Latins pendant de nombreuses années

Sébastien de Jésus BOYRAT (1884-1962 prof.1901), l'esprit d'observance personnifié au couvent de Montpellier... selon le témoignage des anciens

Marie-Joseph de Jésus MARTIN (1873-1976 prof.1903), centenaire et exact contemporain de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

Marie-Dominique de l'Assomption CALAS (1886-1963 prof.1903), injustement déclaré déserteur en 1914 et, pour cette raison, attaché toute sa vie aux communautés de la province de Navarre, spécialement à Bilbao où il fit grand bien

Joseph-Marie de la Nativité CAMBON (1874-1933 prof.1907)

Théodore de Jésus DELRANC (1883-1971 prof.1910), zélé directeur de la revue *Le Carmel* de 1930 à 1942

Jean de la Croix FARADJ (1880-1964 prof.1910), religieux de Bagdad

Julien-Marie de la Nativité HONORAT (1885-1972 prof.1913), fondateur du Désert de Roquebrune

Benoît-Joseph de Sainte-Thérèse ALBERT (1876-1959 prof.1920)

Marie-Régis de Saint-Jean DIDIEE (1895-1970 prof.1920), missionnaire au Caire

Sur ces 31 frères, 9 moururent à Monte-Carlo, 5 à Montpellier 4 au Petit-Castelet et 4 autres au Broussey, 3 au couvent d'Agen et 3 autres à Bagdad. Presque tous à un âge fort avancé. Ces 31 frères aînés ainsi que les 7 « jeunes » ayant opté pour la semi-province d'Avignon-Aquitaine ont droit à notre reconnaissance priante.

Si l'on récapitule les statistiques réalisées jusqu'à présent, nous pouvons constater ceci :

- a) En 1901, la France compte 155 Déchaux au moment des expulsions
- b) En 1920, après le retour d'exil, les frères ne sont plus que 76 : 56 entrés avant 1901 et 20 entrés entre 1901 et 1920
- c) De 1901 à 1920, les Déchaux exilés ont accueilli 36 vocations dont 23 ont persévéré
- d) De 1920 à 1932, les Déchaux de France ont accueilli 33 vocations dont 27 ont persévéré
- e) Sur la base des 69 vocations accueillies entre 1901 et 1932, 19 n'ont pas persévéré :
  - 14 sorties avant les vœux solennels (dont 10 pendant le noviciat)
  - 4 sorties après les vœux solennels
- f) En 1932, au moment de la séparation, les Déchaux de France sont au nombre de 70.
  - 38 optent pour la semi province d'Avignon-Aquitaine et 32 pour celle de Paris.
  - Avignon-Aquitaine (38 frères) : 24 entrés dans l'Ordre avant 1901
    - 7 entrés entre 1901 et 1920
    - 7 entrés entre 1920 et 1932
  - Paris (32 frères) : 8 entrés dans l'Ordre avant 1901
    - 8 entrés entre 1901 et 1920
    - 16 entrés entre 1920 et 1932

-----

## 12) De 1932 au Concile

En raison des fortes personnalités qu'ils comptent parmi eux, les frères de Paris vont connaître un rayonnement intense. Si l'on veut se faire une idée de cette période faste, il suffit de feuilleter la prestigieuse revue des *Etudes Carmélitaines*, fondée en 1911 (en même temps que la revue *Le Carmel* qui deviendra *Carmel* en 1950) et dirigée par le Père Bruno de Jésus-Marie de 1932 à sa mort (1962). Au périodique de « psychologie religieuse » s'ajoutent des colloques fameux rassemblant des sommités intellectuelles de tous ordres. Le premier congrès des *Etudes Carmélitaines* date de 1935, année du tricentenaire de la province de Paris qui marque l'événement avec un lustre particulier. La jeune génération des frères de Paris multiplie les activités novatrices au service du charisme carmélitain multiforme : retraites spirituelles, études historiques et doctrinales à partir des saints du carmel, traductions, activités éditoriales (collection *la Vigne du carmel* etc.), écoles d'oraison.

Les frères d'Avignon-Aquitaine ont un peu de mal à décoller et la chose se comprend aisément. Observants, généreux, ils agissent dans le cadre de leur ministère mais ne percent pas, mis à part le Père Marie-Eugène après son retour de Rome (1955). Leur style de vie est davantage monastique, pour ne pas dire rustique. Leur moyenne d'âge, surtout, est assez élevée. Les jeunes en formation, dans les années 50 notamment, ont parfois du mal à persévérer au milieu de frères peu portés vers les adaptations.

De 1932 à 1944 inclus, Avignon-Aquitaine totalise 43 **vêtures** et Paris 58

De 1945 à 1950 inclus, « 36 **vêtures** et Paris 52

De 1951 à 1955 inclus,	«	10 <b>vêtures</b> et Paris 25
De 1956 à 1965 inclus,	«	39 <b>vêtures</b> et Paris 43

Deux **sécularisations** (départs après les vœux solennels) sont à déplorer en France de 1932 à 1951. 14 entre 1952 et 1962 (8 pour Avignon-Aquitaine et 6 pour Paris) et 7 entre 1963 et 1965 inclus (2 pour Avignon-Aquitaine et 5 pour Paris). A noter : les 8 sécularisations de la province d'Avignon-Aquitaine pour la période « 1952-1962 » ont toutes lieu en 1955. Deux phénomènes conjoints semblent pouvoir éclairer ces défections : les organismes fragilisés des frères après les années de la guerre et les rigueurs de l'observance régulière.

**De 1932 à 1944 inclus, on compte 101 vêtures : 43 pour Avignon-Aquitaine** (dont 19 départs avant la profession solennelle et 7 après) et **58 pour Paris** (dont 29 départs avant la profession solennelle et 4 après).

**De 1932 à 1965 inclus, la nécrologie affiche 34 défunts pour Avignon-Aquitaine** (24 avant 1961 et 10 de 1961 à 1965 inclus) et **26 défunts pour Paris** (17 avant 1961 et 9 de 1961 à 1965 inclus).

En règle générale, les frères du Midi se fondent dans un pieux anonymat. Deux provinciaux sortent de cet effacement, au prix d'un grand dévouement, et imprimeront à la province une marque durable : le **Père Louis de Sainte-Thérèse (1902-1992)**, provincial de 1942 à 1954 puis de 1967 à 1975 et, bien sûr, le **Bienheureux Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus (1894-1967)**, provincial de 1957 à 1960 puis de 1963 à sa mort et surtout associé au gouvernement suprême de l'ordre de 1937 à 1955.

Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, seuls les couvents de Montpellier et de Monte-Carlo sont véritablement urbains. Le Broussey, Agen et Tarascon affichent des airs champêtres et très rustiques. Tous les couvents d'Avignon-Aquitaine, en revanche, sont desservis par la même ligne de chemin de fer de Bordeaux à Monaco : un grand avantage pour l'apostolat ! Les *Annales manuscrites* des Déchaux du XIX<sup>ème</sup> siècle avaient déjà souligné cet élément majeur dans la configuration des couvents du moment : Ils « *étaient si rapprochés les uns des autres que le voyageur parti le matin d'une cellule du Carmel pouvait parfaitement parcourir sa route avec la consolation de trouver le soir une nouvelle cellule pour se reposer* » (V, p.41).

En **1946**, la semi-province d'Avignon-Aquitaine fonde un « **collège** » à **Lyon** pour ses étudiants qui fréquentent l'Institut Catholique avant d'accéder aux ordres sacrés. Dans un premier temps, les frères occupent à Fourvière une maison attenante au monastère des carmélites. Sept ans plus tard, en 1953, la communauté est transférée à **Caluire** (banlieue lyonnaise) jusqu'à sa fermeture à la veille du Concile. Auparavant, les étudiants se formaient au couvent du Petit-Castelet avec un corps professoral réduit à sa plus simple expression. **1947** est une année importante. C'est celle du cinquantenaire de la mort de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. A cette occasion, **le noviciat du Midi passe d' Agen (où il était établi depuis 1932) au Broussey** qui connaît un nouveau souffle.

A la suite du chapitre général de 1947, les deux semi-provinces de France accèdent au statut de provinces à part entière. Quinze ans après le choc de 1932 pour Avignon-Aquitaine leur autonomie est reconnue. La province de Paris traduit cette réalité par un recrutement remarquable. Sa sœur méridionale traîne un peu. **De 1945 à 1950 inclus, on compte 88 vêtures : 36 pour Avignon-Aquitaine** (dont 20 départs avant la profession solennelle et 5 après) et **52 pour Paris** (dont 18 départs avant la profession solennelle et 11 après).



La province d'Avignon-Aquitaine compte 65 religieux en 1950. Dix ans plus tard, un recensement affiche 58 profès pour la province du Midi alors que celle du Nord en a 88. Si l'on compare ces données à celles de 1932, le Sud n'est pas arrivé à doubler ses effectifs alors que le Nord les a presque triplés et que son noviciat de Bordigné comptabilise 56 professions entre 1946 et 1956 (30 pour Avignon-Aquitaine dans la même période).

**Le lundi de Pentecôte 1948** restera une date mémorable dans les Annales carmélitaines de France. Ce jour là, les deux provinces de France et les deux autres de Belgique inaugurent un **saint-désert commun à Roquebrune-sur-Argens**. Chaque province est tenue de fournir un prier lors des changements triennaux. Le monastère est toutefois propriété de la province d'Avignon-Aquitaine. En 1999, il rompra avec le principe du gouvernement interprovincial tout en restant ouvert à l'accueil d'ermites venant d'autres provinces qu'Avignon-Aquitaine. Pendant deux ans, jusqu'à la restauration de Las Batuecas (Espagne), Roquebrune est le seul désert de l'Ordre. Peu de personnes savent qu'un autre saint-désert fut fondé en 1948, à Papakovacs (Hongrie), en même temps que Roquebrune, mais la maison n'eut pas le temps de se développer et fut immédiatement supprimée par les communistes.

Un an après le retour du noviciat au Broussey, un événement semblable se produit dans la province du Nord. Le couvent de Lille ne suffit plus pour abriter novices et étudiants. On cherche un nouveau lieu pour le noviciat (à Lille depuis 1929), Lille restant scolasticat. Les regards se tournent vers l'Ouest pour remplacer le couvent de Rennes arraché à l'état spoliateur en 1901 puis vendu en 1938. Une bienfaitrice offre aux frères un grand domaine, à **Bordigné** (Sarthe), entre Le Mans et Laval. C'est là, dans le couvent Sainte-Anne, que seront formées plusieurs générations de novices entre 1946 et 1972. Le Père Victor de la Vierge (1909-1990) y assume la charge de Père Maître de 1948 à 1965. La propriété couvre une dizaine d'hectares consacrés, en partie, à une exploitation d'arbres fruitiers.

Les années 50' sont des années de prospérité. Elles permettent alors aux Carmes de France de se tourner vers des horizons lointains : les missions traditionnelles et d'autres d'un nouveau type. Le renouveau contemporain de la vieille mission de Mésopotamie remonte à 1939 avec la nomination du Père Etienne-Marie du Sacré-Cœur BLANQUET du CHAYLA (1887-1970) au prestigieux siège archiépiscopal de **Baghdad des Latins** qu'il occupera jusqu'à sa mort. La carrière épiscopale de ce frère de la province de Paris de « petite santé » est la plus longue de l'Evêché de Babylone : trente ans. Au chapitre général de 1947, un cri d'alarme est lancé : les frères de Baghdad ne sont pas assez nombreux. A partir de 1952, la province de Paris s'engage à y envoyer des religieux tandis que celle d'Avignon-Aquitaine se retire du Comité Interprovincial Missionnaire de France pour mieux se consacrer à sa future **fondation du Canada, à Nicolet (Québec)**.

**De 1951 à 1955 inclus, on compte 35 vêtures : 10 pour Avignon-Aquitaine** (dont 3 défections avant la profession solennelle et 5 après) **et 25 pour Paris** (dont 11 défections avant la profession solennelle et 6 après).

En 1954 ont lieu les deux chapitres provinciaux de France. A Paris, Le **Père Elisée de la Nativité (1900-1983)** a passé neuf années (3 mandats) à la tête de la province. Il est remplacé par le **Père André de la Croix (1906-1960)** qui va profondément marquer ses religieux jusqu'à sa mort prématurée à la fin de son deuxième mandat de provincial. Quelques années plus tôt, il avait succédé au Père Jacques de Jésus (+ 1945) à la direction du Petit Collège d'Avon.

Dans la province du Midi, le **Père Louis de Sainte-Thérèse (1902-1992 prof.1934)** dépose la charge de provincial qu'il a exercée pendant quatre mandats (1942-1954). Il est remplacé par le **Père Gabriel de l'Annonciation (1912-1976 prof.1932)**, le seul novice qui avait demandé à être rattaché au territoire d'Avignon-Aquitaine lors du partage de 1932. L'année suivante (1955), le Père Marie-Eugène déchargé de toute responsabilité romaine rentre en province et le Père Louis rejoint le **Père Dominique de Saint-Joseph (1912-2004 prof.1946)** à Montréal pour une nouvelle fondation. Le choix se portera sur le diocèse de **Nicolet** qui verra ouvrir (1959) un beau couvent doté d'une hôtellerie et d'un centre spirituel. Jusqu'en 1971, les frères d'Avignon-Aquitaine exerceront un apostolat très fécond en Nouvelle France puis, faute de recrutement suffisant, il leur faudra revenir en France sans pour autant renoncer à repartir lorsqu'un nouveau printemps succèdera aux neiges hivernales du Québec.

Les années précédant et incluant le Concile sont des années de recrutement plutôt correct mais **les 82 novices entrés dans les provinces de France de 1956 à 1965 inclus seront peu persévérants**. Sur les **39 d'Avignon-Aquitaine**, 15 partiront avant la profession solennelle et 14 après. On retrouve une proportion assez identique à **Paris : 43 vêtements** (de 1956 à 1965) dont 30 départs avant la profession solennelle et 3 après.

### 13) Du Concile à nos jours

Les promesses d'espérance du Concile ont été suivies d'années difficiles dont les causes profondes ne peuvent pas être expliquées en détail dans le cadre de cette étude modeste. Le Père Elisée intitule « Un grand requiem » le chapitre qu'il leur a consacré dans ses *Annales brèves*. La province de Paris perd un nombre certain de ses fils qui ont contribué à établir sa renommée. Celle d'Avignon-Aquitaine, confrontée à un nombre impressionnant de défections, connaît un processus de vieillissement accéléré. 18 de ses profès solennels quittent l'Ordre pour se séculariser entre 1966 et 1975 !

Nombre de frères **défunts** dans la province **d'Avignon-Aquitaine** de 1960 à 1969 : **13**

« 1970 à 1979 : **10**

« 1980 à 1989 : **4**

Nombre de frères **défunts** dans la province **de Paris** de 1960 à 1969 : **13**

« 1970 à 1979 : **10**

« 1980 à 1989 : **16**

La province d'Avignon-Aquitaine perd des frères et des couvents. Entre 1959 et 1971, la baisse de ses effectifs et le vieillissement de son personnel la contraignent à abandonner cinq de ses maisons : **Agen** (cédée à Notre-Dame-de-Vie en 1959), **Lyon-Caluire** (1962), **Le Petit-Castelet** (cédée à Notre-Dame-de-Vie en 1968), **Monte-Carlo** (cédée aux frères de la province de Navarre en 1970) et **Nicolet** (1971). Le 27 mars 1967, le Père Marie-Eugène meurt en charge à l'âge de 73 ans.

**De 1966 à 1975 inclus, on compte 32 vêtus : 20 pour Avignon-Aquitaine** (dont 15 départs avant la profession solennelle et 2 après) et **12 pour Paris** (dont 8 départs avant la profession solennelle et aucun après).

Au moment où meurt le Père Marie-Eugène commence pour les frères du Midi une période difficile et complexe marquée par le phénomène de « mai 68 ». De **nombreuses sécularisations** provoquent une hémorragie dans la province : 18 profès solennels d'Avignon-Aquitaine quittent la vie religieuse entre 1966 et 1975. Il peut être instructif de mesurer l'ampleur de ces sécularisations en remontant plus haut dans le passé :

**De 1932 à 2010, 69 départs de profès solennels** sont à déplorer :

de 1932 à 1951 : **2** (0 pour Avignon-Aquitaine et 2 pour Paris)

de 1952 à 1962 : **14** (8 pour Avignon-Aquitaine et 6 pour Paris)

de 1963 à 1965 : **7** (2 pour Avignon-Aquitaine et 5 pour Paris)

de 1966 à 1975 : **27** (18 pour Avignon-Aquitaine et 9 pour Paris)

de 1976 à 1985 : **6** (3 pour Avignon-Aquitaine et 3 pour Paris)

de 1986 à 2010 : **13** (11 pour Avignon-Aquitaine et 2 pour Paris)

Depuis 1960 et la fermeture du couvent de Caluire, la province d'Avignon-Aquitaine n'avait plus de maison d'études. La fondation en 1968 du **studium Saint-Jean-de-la-Croix de La Plesse**, près d'Angers, comble ce vide. Il est interprovincial et rassemble les jeunes des deux provinces de France et de celle du Brabant. L'ambiance y est un peu « orientale » puisque, depuis plusieurs années, la province du Midi a accepté de former les premiers carmes coréens, vietnamiens et japonais. Le domaine a été acheté en 1965 grâce au produit de la vente du couvent de Lyon-Caluire. Trois ans avant l'inauguration de La Plesse, les frères étudiants d'Avignon-Aquitaine ont suivi des cours à l'Institut Catholique de Toulouse (en logeant chez les Dominicains de Rangueil) puis au Grand-Séminaire d'Angers.

En 1969, c'est au tour de la province de Paris de tenter une expérience inhabituelle : celle de la double implantation **d'Orléans (1969-1985)**. L'époque préconise la création de petites fraternités « au cœur de masses ». C'est le temps de l'enfouissement dans l'anonymat des foules. La fondation d'Orléans est constituée d'une petite communauté vivant en HLM (chaque frère travaillant à mi-temps) dans le quartier de **La Source** et d'une deuxième équipe de frères qui mènent une expérience d'érémisme (et de bûcheronnage) à **Gautray**, dans la forêt de Sologne. Les deux groupes se retrouvent régulièrement. La province de Paris est moins marquée que celle d'Avignon-Aquitaine par des défections imputables à l'esprit de « 68 ». Bien avant le Concile, elle a anticipé certaines évolutions dans l'apostolat des frères et leur style de vie. Son personnel, cependant, baisse beaucoup en quelques années. Il lui faut alors **fermer le couvent-noviciat de Bordigné en 1973. De 1972 à 1980, le postulat-noviciat est transféré à Orléans-La Source (postulat) et Gautray (noviciat)**. 7 jeunes y passeront de 1973 à 1980 dont 5 partiront avant la première profession et 1 au bout de trois années. Un seul persévérera et passera le cap de la profession solennelle. Deux autres candidats

suivront leur formation initiale ailleurs qu'à Orléans : l'un à Avon en 1976 (un frère originaire d'Iraq) et l'autre à Lille en 1977-1978 (il quittera l'Ordre en 1983 sans avoir émis ses vœux solennels).

Sans pour autant fermer le noviciat du Brousey, **la province du Midi** fait le choix d'envoyer ses novices à Bordigné de 1968 à 1970. Ils sont au nombre de 9 dont 4 sortiront avant la première profession et 3 pendant leurs vœux temporaires. 2 seulement feront profession solennelle. 8 autres candidats font leur noviciat dans la province d'Avignon-Aquitaine entre 1972 et 1980 dont 3 qui partiront avant leur première profession et 1 pendant ses vœux temporaires. 4 prononcent leurs vœux solennels. 5 font leur noviciat au Brousey, 1 à Chèvremont (Belgique), 1 à Montpellier et 1 au Désert de Roquebrune.

**De 1976 à 1980, 3 candidats sont entrés dans la province d'Avignon-Aquitaine** (2 feront profession solennelle) et **6 dans celle de Paris** (3 feront profession solennelle).

Arrive le début des années 80. Paris compte une soixantaine de religieux et Avignon-Aquitaine la moitié. **Les deux noviciats qui ont fonctionné au ralenti vont s'installer sous d'autres cieux.** Celui d'Orléans est transféré en 1980 dans un nouveau couvent fondé à **Gommerville, près de Chartres (1979)**. Celui du Brousey passe au couvent de **Montpellier en 1981**.

**De 1981 à 1987, les deux provinces française enregistrent 47 novices : 38 pour Avignon-Aquitaine** (dont 22 parviendront à la profession solennelle) et **9 pour Paris** (dont 4 parviendront à la profession solennelle).

La **province du Midi** va connaître une période féconde en vocations. De **32 profès (dont 30 solennels) et 3 novices en 1981** (le 31 décembre), elle va atteindre l'effectif record de **88 profès (dont 63 solennels), 10 novices et 4 postulants à la veille du chapitre provincial d'avril 1999**. Elle retombera ensuite à **76 profès (dont 69 solennels) et 1 novice en 2005** (le 31 décembre) puis **70 profès (dont 64 solennels) et 4 novices le 31 décembre 2015**.

La province de **Paris** a davantage de mal à remonter ses effectifs. D'une soixantaine de religieux en 1981, elle passe à 44 profès solennels en décembre 2004.

Poursuivons et achevons ces statistiques en notant que :

- **De 1990 à 2016 inclus, Avignon-Aquitaine enregistre 23 défunts et Paris 27.**

- **Province d'Avignon-Aquitaine : de 1981 à 2015 inclus, on compte 182 vêtures** parmi lesquelles :

43 sorties pendant le noviciat

49 sorties pendant les vœux temporaires

80 professions solennelles...et 10 profès temporaires et novices le 31 XII 2015

20 sorties après la profession solennelle (dont 16 entre 2006 et le 31 XII 2015)

Avec un tel apport de vocations, la province d'Avignon-Aquitaine peut se permettre de fonder de nouvelles maisons : deux maisons d'études à Toulouse (**Toulouse-rue Monplaisir fondée en 1986** et

**Toulouse-rue d'Aquitaine fondée en 1988**) réunies en **1999 dans l'ancien couvent des capucins toulousains de l'avenue Jean-Rieux**. Ce studium remplace celui de la Plesse fermé en 1974 et vendu en 1984. Une autre fondation a lieu au Québec, **en 1993 : à Montréal** puis une autre à **Beauport (1999)**. Les deux seront réunies à **Trois-Rivières en 2004**. Le petit couvent de **Fribourg (Suisse)**, fondé en 1975 et dépendant directement du Père Général, est rattaché à la province du Midi en **1991**. De 1982 à 1986, il tiendra lieu de maison d'études pour les jeunes frères en attendant l'ouverture du couvent de Toulouse-Montplaisir. Enfin, dernière fondation : celle de **Kaolack, au Sénégal (2002)**.

La province de Paris, quant à elle, ferme le couvent de **Gommerville en 2002** et rapatrie ses novices à **Avon**. Elle vend aussi le couvent historique de **Lille (2012)** tout en gardant une petite communauté dans cette ville universitaire. En **1998**, elle fonde une maison à **Lisieux** puis vend la **Villa de la Réunion (Paris) en 2009** pour ouvrir une **nouvelle maison d'études à Paris-même, rue Ferrandi (2011)**. De 1990 à 2005, la maison d'études de la province de Paris est le couvent de Lille. Elle est transférée à Paris en 2005. Les couvents d'Avon et **Baghdad**, jouissant d'un grand rayonnement, restent bien vivants et fidèles à leur mission contemplative et apostolique.

Frère Louis-Marie de Jésus ocd

Montpellier, ce 3 mai 2017

---

## Annexe A) Liste des provinciaux français aux XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles :

### 1) Province d'Aquitaine :

1847-1855 : Père Dominique de Saint-Joseph (vicaire provincial)

1855-1858 : « (provincial)

1858-1861 : Père François de JMJ

1861-1862 : Père Louis-Marie du Très Saint Sacrement (+ 1862)

1862-1864 : Père Alphonse de Saint-Joseph (vicaire provincial)

1864-1867 : « (provincial)

1867-1870 : Père Martin de l'Immaculée-Conception

1870-1873 : Père Basile du Saint Nom de Marie

1873-1876 : Père Joseph-Marie de Saint-Louis de Gonzague

1876-1879 : Père François de Jésus-Marie-Joseph  
1879-1885 : Père Joseph de Saint-Louis de Gonzague  
1885-1894 : Père Basile du Saint Nom de Marie  
1894-1897 : Père Marie-Albert du Très Saint Cœur de Jésus  
1897-1900 : Père Ildephonse-Louis de la Très Sainte Trinité  
1900-1902 : Père Marie-Albert du Très Saint Cœur de Jésus

## **2) Province d'Avignon :**

1867-1870 : Père Sernin-Marie de Saint-André  
1870-1873 : Père Augustin de Jésus Crucifié  
1873-1876 : Père Sernin-Marie de Saint-André  
1876-1879 : Père Zacharie de la Nativité  
1879-1883 : Père Augustin de Jésus Crucifié (démissionnaire)  
1883-1889 : Père Zacharie de la Nativité  
1889-1894 : Père François de Sales de la Vierge  
1894-1897 : Père Albert-Marie de Saint-Sauveur  
1897-1899 : Père Marie-Léon du Saint-Esprit  
1900-1912 : Père Constantin de l'Immaculée-Conception  
1912-1912 : Père François de Sales de la Vierge  
1913-1919 : Père Grégoire de Saint-Joseph  
1919-1924 : Père Constantin de l'Immaculée-Conception  
1924-1926 : Père Joseph-Marie de Jésus  
1926-1930 : Père Augustin de la Vierge  
1930-1932 : Père Alphonse-Marie de Saint-Joseph

## **3) Province d'Avignon-Aquitaine**

1932-1936 : Père Ernest-Marie du Sacré-Cœur  
1936-1939 : Père Antoine-Marie de la Présentation (démissionnaire en X 1938)  
1939-1942 : Père Ernest-Marie du Sacré-Coeur  
1942-1954 : Père Louis de Sainte-Thérèse  
1954-1957 : Père Gabriel de l'Annonciation  
1957-1960 : Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus  
1960-1963 : Père Louis-Marie de Saint-Joseph  
1963-1967 : Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus  
1967-1975 : Père Louis de Sainte-Thérèse  
1975-1981 : Père Joseph de la Croix  
1981-1990 : Père Guy-Joseph de la Trinité  
1990-1999 : Père Jean-Philippe de la Trinité

1999-2005 : Père Jean-Joseph-Marie de l'Amour Miséricordieux  
2005-2008 : Père Denis de la Mère de Dieu  
2008-2014 : Père Henri de l'Enfant-Jésus  
2014-2017 : Père Marie-Philippe de la Sainte-Famille

#### **4) Province de Paris :**

1932-1940 : Père Louis de la Trinité  
1940-1945 : Père Philippe de la Trinité  
1945-1954 : Père Elisée de la Nativité  
1954-1960 : Père André de la Croix  
1960-1963 : Père Elisée de la Nativité  
1963-1967 : Père Jean-Pierre de la Trinité (THIBAUT)  
1967-1975 : Père Charles de Jésus (DELALANDE)  
1975-1981 : Père Pierre de la Croix (SEROUET)  
1981-1984 : Père Michel-Marie de la Croix (de GOEDT)  
1984-1993 : Père Dominique du Saint-Esprit (POIROT)  
1993-1996 : Père Jean-Pierre de la Trinité (THIBAUT)  
1996-2002 : Père Jacques du Sacré-Cœur (D. STERCKX)  
2002-2008 : Père Didier-Marie de la Trinité (GOLAY)  
2008-2014 : Père Olivier-Marie de la Croix et de l'Enfant-Jésus (ROUSSEAU)  
2014-2017 : Père Guillaume de l'Agonie du Christ (DEHORTER)

#### **Annexe B) Recrutement dans les deux provinces de France à partir de 1901 :**

**1901-1920 : 36 vêtues** dont 13 feront défection. Sur les 23 persévérants, **9 entreront dans la province d'Avignon-Aquitaine et 7 dans celle de Paris en 1932.**

**1920 à 1932 inclus : 33 vêtues** dont 4 départs avant la profession solennelle et 2 après. Sur les 27 persévérants, **7 entreront dans la province d'Avignon-Aquitaine et 20 dans celle de Paris.**

**1932 à 1944 inclus : 101 vêtues.** AA : **43** dont 19 départs avant les vœux solennels et 7 après

	P : 58	« 29	«	4	«
<b>1945 à 1950 inclus : 88</b> vêtements.	AA : 36	« 20	«	5	«
	P : 52	« 18	«	11	«
<b>1951 à 1955 inclus : 35</b> vêtements.	AA : 10	« 3	«	5	«
	P : 25	« 11	«	6	«
<b>1956 à 1965 inclus : 82</b> vêtements.	AA : 39	« 15	«	14	«
	P : 43	« 30	«	3	«
<b>1966 à 1975 inclus : 32</b> vêtements.	AA : 20	« 15	«	2	«
	P : 12	« 8	«	0	«
<b>1976 à 1980 inclus : 9</b> vêtements.	AA : 3	« 1	«	0	«
	P : 6	« 3	«	1	«

**1981 à 1987 inclus : 9** vêtements pour **Paris** dont 5 départs avant les vœux solennels et 1 après.

**1981 à 2015 inclus : 182** vêtements pour **Avignon-Aquitaine** dont 82 départs avant les vœux solennels et 20 après (taux de persévérance de 44 % et de 55 % si l'on ne compte pas les 20 sorties « solennelles »).

**De 1932 à 1980**, les deux provinces de France totalisent **347** entrées (ou « vêtements ») : **151** pour Avignon-Aquitaine et **196** pour Paris. Sur une base de 151 entrées, **Avignon-Aquitaine** enregistre 73 défections avant les vœux solennels et 33 après (taux de persévérance de 30 % et de 52 % si l'on ne compte pas les 33 sorties « solennelles »). Sur la base de ses 196 entrées, **Paris** enregistre 99 défections avant les vœux solennels et 25 après (taux de persévérance de 37 % et de 50 % si l'on ne compte pas les 25 sorties « solennelles »).

---

#### SOURCES DE CE TRAVAIL :

##### - Archives provinciales des Carmes Déchaux d'Avignon-Aquitaine :

*Annales manuscrites* des Déchaux français du XIXème siècle. 5 volumes.

Fonds du Père Michel de Myttenaere ocd :

- *Onomasticon gallicum ocd* (1839-1988) 42 grilles manuscrites format A3.

- *Monasticon carmelitanum gallicum*. 2000. 63 pages dactylographiées.



- Statistiques et cartes diverses.
- Monumenta Historica Carmeli Teresiani n° 11. *Acta Capituli Generalis OCD Congregationis S. Eliae. I (1605-1641)*. Roma. Teresianum.
- R.P. Ambrosius a Sta Teresia ocd, *Monasticon carmelitanum*
  - 1) A-P in *Analecta OCD 1950-1951*.
  - 2) P-Z Tapuscrit inédit. Rome.
  - 3) *Nomenclator missionariorum ocd*. Reimpressum iuxta *Analecta ocd*. Romae 1944.
- R.P. Louis de Sainte-Thérèse, *Annales des Carmes Déchaussés de France de 1608 à 1665*. 2 volumes. Laval 1891.
- R.P. Elisée Alford, *Annales brèves des Carmes Déchaux de France (1600-1970)*. 3 volumes et un supplément. Après correction de nombreuses coquilles. Avon 1972-1973.
- Frère Louis-Marie de Jésus ocd.
  - 1) *Quelques éléments de réflexion pour une meilleure compréhension de la division de 1932*. Travail dactylographié. 50 pages. Montpellier 1994.
  - 2) *Mort et résurrection du carmel féminin français 1789-1850* in Actes du Colloque organisé par la Société Historique de Compiègne les 7 et 8 mai 1994 à l'occasion du bicentenaire du martyr des Bienheureuses carmélites. Bulletin de la Société Historique de Compiègne. Tome 34 (1995). L'essentiel de cette communication a été publié in *Revue Carmel* 1994-2 n° 72 pp. 95-119.
  - 3) *Les carmes déchaux en France : un peu d'histoire*. In *Revue Carmel* juin 2001 n° 100 pp.8-35.
  - 4) *Il y a quatre siècles, la fondation des Carmes Déchaux d'Avignon*. *Carmel* n° 129-130 (septembre et décembre 2008) pp. 100-113 et 112-119.
- R.P. Jean-Marie de l'Enfant-Jésus ocd. *Les Carmes Déchaussés français. Le passé de gloire (1608-1790)* in revue *Le Carmel* pp. 184-197. Mars-avril 1932.
- R.P. Jean-Marie de l'Enfant-Jésus ocd. *Deux siècles de vie carmélitaine. La province des Carmes Déchaussés de Paris aux XVIIème et XVIIIème siècles*. Etudes Carmélitaines. La vie carmélitaine. pp. 35-60. DDB avril 1935.
- Elisée Alford, *Les missions des Carmes Déchaux 1575-1975*. Présence du Carmel n° 13. DDB 1977.
- R.P. Benoît-Marie de la Sainte Croix, *Les Saints-Déserts des Carmes Déchaussés*. Paris. 1927.
- Abbé Henri Blanc. *Un grand religieux, le R.P. Dominique de Saint-Joseph*. Carpentras. 1922.
- Abbé Charles Sylvain, *Flamme ardente au Carmel. Vie du Père Hermann Cohen*. Traditions Monastiques. 2009.

